

Gabriel-Pierre Ouellette

RÉPÉTITION GÉNÉRALE - 1760

ENQUÊTE ROMANESQUE

PDF - 978-2-9817233-6-9

(c)gabriel-pierre ouellette

1760 EN VRAC	3
5 SEPTEMBRE 1759	12
12 SEPTEMBRE 1759	17
LES PLAINES D'ABRAHAM	26
AUCUNE NOUVELLE DE CLAUDE PLANTE	30
ON RETROUVE CLAUDE DANS LE PORT DE QUÉBEC	33
LES CHOUX VERTS	55
LE FACTOTUM DE MONSIEUR DE BOURG	63
LES FEMMES ET LES FORBANS	85
28 AVRIL 1760 - VICTOIRE DE SAINTE-FOY	93
L'AUTRE 28 AVRIL 1760	99
CLAUDE ÉCRIT	104
QUAND SAURA-T-ON LE NOM DU MEURTRIER ?	113
JAMES EST DISPARU	117
QUI A NOYÉ JAMES SHADWELL ?	124
LA FUIITE EN EUROPE	129
LE TROISIÈME 28 AVRIL 1760	135
RÉPÉTITION GÉNÉRALE - 1760	137

1760 EN VRAC

I - La frégate du 9 mai

Ce jour-là, il y avait foule sur le port. On guettait, en aval, au large de l'île d'Orléans, le premier navire de l'année. Les gens de Tadoussac, ceux d'Anticosti, les tribus montagnaises, et même les Anglais d'Annapolis, l'ancien Port-Royal. avaient vu des navires aux couleurs de la France, aux armoiries du Roi. Tant de gens ne pouvaient se tromper. Le peuple entier avait vu des bateaux français dans le golfe, chargés jusqu'au plat-bord de marchandises, de vivres, d'armes et de soldats en nombre si grand, qu'on se débarrasserait à jamais des Anglais.

Un enfant a crié. Là! Regardez! Un navire. On n'a pas regardé. Encore un canard enfantin, et ce n'était pas la première fois qu'on leur faisait cette facétie, a dit le barbier Nadeau.

- Non! c'est un canot d'écorce, a répliqué une voix de basse.

Une autre voix de stentor, qui venait de la rue des tavernes et d'un tripot innommable, a demandé si ce n'était pas une immense *joke*.

Ce fut comme un coup de tonnerre. Une apparition de la Bonne Sainte-Anne en plein ciel n'aurait pas créé plus de stupeur. Ce n'était ni la question ni le doute dont quelquefois leur esprit se chargeait, qui avait choqué les habitants de Québec et des alentours, c'était *joke*, cet objet sonore et disparate, qui avait jeté au milieu de la foule une bombe dont l'écho se répercutait de falaise en falaise, d'un toit à l'autre, et pénétrait insidieusement dans les esprits hébétés, abasourdis et enfin, pétrifiés. Cette voix caverneuse, se mettant *joke* en bouche, s'était déjà rendue à l'ennemi!

Mais on s'en est remis. On a nié ce qu'on avait entendu. On a oublié, et on a continué à s'arracher les yeux, pour dénicher dans les miroitements du fleuve, sur le vert ou le bleu de la ligne d'horizon, la fine arête d'une figure de proue, la pointe d'un mât... Il n'y aurait ni oriflamme ni drapeau, le roi avait ordonné d'enlever, d'arracher toute couleur, tout pavillon, toute enseigne qui aurait dénoncé à la vindicte britannique la puissance du royaume de France. Une jeune femme, dans la masse des habitants, a

raconté à ses voisines que les gens du golfe s'étaient assurés qu'il s'agissait de vaisseaux français, dans une expédition nocturne en canots et en chaloupes autour des frégates et des canonnières. Ils avaient parlé à un des marins. Selon un homme, on n'avait parlé à personne, mais des pêcheurs de l'île d'Anticosti avaient entendu les marins parler français. Une des embarcations, dans la brume, avait buté tout à coup contre l'étrave d'une frégate, et ils s'étaient jetés à genoux au fond de leurs frêles esquifs. Des torches allumées étaient apparues au-dessus de la rambarde, tout là-haut. Ils étaient faits comme des rats. Ils croyaient leur dernière heure venue et se voyaient déjà sous le feu des canons de la race ennemie. Ils attendaient la curée. Mais tout là-haut, on parlait le doux parler de France! Gloire à Dieu! Ils s'étaient relevés et avaient entonné l'*Ave, Maris Stella*, repris par les marins de la frégate qui, comme l'a dit le coureur de bois arrivé de Tadoussac, avaient senti passer le souffle des anges descendus du ciel pour annoncer la venue d'un nouveau Messie qui libérerait la Nouvelle-France des ennemis du vrai Dieu et de l'Église. Ce n'était pas une légende, comme le prétendaient des apostats. La preuve que ces Anges avaient existé, avait été donnée à des riverains du golfe qui à la même heure avaient été

ravis au septième ciel par un chœur de voix d'hommes chantant à travers les nuées *les Anges dans nos campagnes*.

Une autre légende, mais fausse, s'était répandue dans les rues de Québec. Des femmes et des enfants, encore perdus au fond des bois, après la destruction de leurs maisons par les flammes, avaient cette même nuit entendu chanter la Marseillaise. Croire une chose pareille, était de la folie pure.

À ce moment, sur le port, la foule a douté, mais elle a triomphé de son abîme spirituel, avec la vision miraculeuse de bateaux français qui fonçaient vers Québec. Oui, c'était une voile! Une frégate, a dit une autre voix. Une seule ? Une seule ferait l'affaire, si elle est bourrée de canons et de poudre. Et qu'elle regorge de blé! s'est exclamée une troisième. Et ce fut à qui évoquerait le blé de la Beauce, de la Normandie, du Poitou, des Charentes...

Un homme les a couverts de sa forte voix. Il fallait s'assurer que c'était un navire français. Il ne voulait pas de *joke*! Cette fois, ce fut un grand éclat de rire et depuis ce jour, les premiers mots anglais que doivent prononcer

à leur naissance les habitants du pays, sont *joke*, et quelquefois *joker*.

Quant à la chose mouvante qui se pointait au milieu du fleuve, on distinguait ses trois mâts, mais elle avait rentré ses voiles. Française ou anglaise? La frégate a tiré vingt-et-un coups de canon, et des hourras, de langue anglaise, l'ont saluée. Du haut de leurs remparts, là-haut, sur le cap Diamant, les occupants ennemis avaient reconnu un de leurs navires. Ils ont crié victoire pendant plus d'une heure. Ils garderaient Québec. Les victoires de Sainte-Foy, Montmorency et Carillon s'enfonçaient avec les glaces qui en dérivant avaient ouvert le fleuve aux vaisseaux du royaume d'Angleterre. De nouvelles campagnes militaires s'annonçaient avec des forces fraîches, des armes et des munitions, des tentes neuves, des uniformes plus récents et, sans doute, de l'alcool. Une façon pour la Grande-Bretagne et ses colonies américaines de dire À nous deux, Canada!

C'était le 9 mai 1760.

II - Les inhumations

Claude copiait dans son registre l'inscription faite par l'aumônier, le matin même. On continuait à enterrer les morts de Sainte-Foy.

L'an mil sept cent soixante, le treize mai, a été inhumé ... le corps de Pierre Labosquet, de la paroisse de Chambly, gouvernement de Montréal...

Quelques heures plus tard, il rencontrait Marie dans la cour de l'hôpital. Ils se sont dit quelques mots. Il lui arrivait d'être plus ému par les constats des registres que par les larmes des survivants. Passerait-il sa vie, comme les prêtres, à inscrire le nom des morts dans les livres de la paroisse... ? Marie a répondu qu'ils enregistraient aussi les baptêmes et les mariages.

III - Foin des tragédies!

Cinq jours plus tard, dans son coin de grenier, soeur du Mont-Thabor relisait tout haut ce qu'elle avait écrit. *Le 15 mai, deux autres vaisseaux anglais ont paru dans le port de Québec. Monsieur de Lévis jugea qu'il était inutile de continuer plus longtemps les opérations d'un siège. Il a levé le camp dans la nuit du 16 au 17. On sentit partout un grand ressentiment contre la France et*

ses ministres. Un grand ressentiment..., a-t-elle répété, en prenant un ton tragique, et elle s'est levée, pour réciter des vers qui avaient tout et rien à voir avec la France et ses ministres.

Rome, l'unique objet de mon ressentiment !

Rome, à qui vient ton bras d'immoler mon amant !

Rome qui t'a vu naître, et que ton coeur adore !

Rome enfin que je hais parce qu'elle t'honore !

L'autre Marie, entrée dans leur refuge, n'a osé l'interrompre. La religieuse avait le sourire aux lèvres, les bras ballants, comme interdite de plaisir, au milieu de cette soupente où s'enchevêtraient solives et soliveaux. Son amie, qui s'était presque pendue par les mains à une poutre, lui a demandé, la voix découragée, si elle était devenue folle.

- Mais c'est une tragédie, ma chérie! *Horace*, de Corneille... Camille contre l'empire romain!

Marie a marché sur la tragédienne. Des tragédies, il y en avait à revendre dans les champs couverts de morts et les maisons défoncées, en cendres. Elle n'avait que faire des Corneille et des Racine, dont elle aussi avait entendu

parler, même si elle était née dans un village sans mâchicoulis ni redoutes. Elle en avait par-dessus la tête de ces gens qui ne parlaient pas comme tout le monde, des soeurs et des curés et faux curés qui écrivaient, lisaient et s'en vantaient, comme si elle était une pauvre ignorante, tout juste capable de déchirer de la charpie, de brosser les juments, les étalons et les boeufs du ravitaillement! Elle n'en avait que faire de l'empire romain dans un pays perdu. Elle s'est écroulée, en larmes, sur les planches de bois brut.

IV - Les billets au porteur

Plus loin, beaucoup plus loin, de l'autre côté des murs, au milieu des plaines d'Abraham, des femmes se tournaient vers des miliciens qui arrivaient de leur coin de pays, en retard de plus de deux semaines pour la bataille de Sainte-Foy. Elles cherchaient des yeux un visage connu. Certaines embrassaient un mari, et ni l'un ni l'autre ne savait trop comment se tenir.

Le soir tombait. Un jeune garçon s'est frayé un chemin entre les femmes et les hommes. Il arrivait des pays en haut de Québec, de Montréal, de cette zone qu'on appelait encore la Nouvelle-France. Il a donné une lettre au premier des miliciens qu'il a vu.

C'était complexe. C'était économique. On annonçait que les billets au porteur, signés depuis deux ou trois ans, ne seraient payés que trois mois après la paix - et quand serait-ce la paix ? - , et un an et demi après, pour les plus récents. On n'avait que cette monnaie de papier pour acheter des vivres, des vêtements ou de la poudre à fusil, et elle ne valait rien.

À l'auberge des forbans, en buvant le rhum qui restait, les habitués se disaient que le bateau des îles reviendrait sous peu en ayant transformé écus et louis français en bouteilles de rhum et en bel et bon argent anglais. On vivrait mieux, à défaut de se battre pour des prunes.

LE MEURTRE D'UN JEUNE OFFICIER ANGLAIS, JAMES SHADWELL, DANS LE PORT DE QUÉBEC, LE MATIN DU 28 AVRIL 1760, SELON LES RAPPORTS DE L'ENQUÊTE RETROUVÉS DANS LES ARCHIVES MILITAIRES.

5 SEPTEMBRE 1759

C'était à qui connaissait le mieux la guerre. Le garçon avait vu la bataille du Sault Montmorency et la jeune fille avait perdu son père à la victoire de Carillon.

- Je sais, disait-il, mais le fort Carillon, c'était l'an dernier.

Il était intarissable. Avec ses amis, à Montmorency, il était tombé en pleine bataille. En pleine boucane. À cause des ennemis qui tiraient tout le temps du canon, au-dessus de la rivière Montmorency.

Il répétait tout le temps, à tout bout de champ, Montmorency. Les tics de langage abondaient sur l'île d'Orléans et tout autour de Québec, à la fin de l'été 1759. Ça faisait vrai, de répéter les mêmes mots.

- À Carillon aussi, disait la jeune fille, il y avait beaucoup de fumée. Mon père est mort, à Carillon.

Mais lui et ses amis, à Montmorency, ils entendaient à tout bout de champ des coups de canon. Ils en avaient du canon, les Anglais, mais lui et les habitants du pays les attendaient de pied ferme, les artilleurs d'Angleterre. Ils avaient beau tirer du canon, nos fusils étaient meilleurs. À tous les coups, des dizaines de morts. Ça tombait! Comme des mouches pleines de sang. Ils avaient beau avoir quinze ans, ils les avaient à tout coup. Un coup de fusil valait dix coups de canon...

- Tout a brûlé. Il n'y a personne, a dit la jeune fille dont le père...

Autour d'eux, des murs de pierre écroulés, seuls au monde. Des portes ouvraient sur des amas de débris. Des orifices, des trous, donnaient sur le ciel. Des meurtrières éventrées étaient barrées par des bouts de bois couverts d'anneaux noirs de suie qui imitaient des carapaces de tortues sorties de l'Enfer.

Il ne croyait pas à l'Enfer.

- Il a plu, hier, a dit le garçon.

Il n'avait plus rien à dire.

Les deux enfants de quinze ans étaient arrivés du fond de la plaine. Un film japonais des années cinquante. Septembre, dans l'île d'Orléans. À quinze ans, couteau à la ceinture, ils n'étaient pas au bout de leurs peines, mais ils continuaient de jouer à qui gagnerait et à qui serait vaincu. Claude, intarissable, et Denise, quand il s'agissait d'un jeu, pouvait damer le pion à n'importe qui.

Ils s'appelaient donc Claude et Denise. Une chose de faite. Ils ont décidé qu'ils gagneraient la guerre. Ah! ces maudits Anglais! Et ceux que les habitants du pays n'aimaient pas, mais pas du tout, c'étaient les Anglais des colonies qui par un de ces bons matins leur envoyaient des Iroquois par la tête, pour la scalper. Ils ne perdaient rien pour attendre. De vrais huguenots, ceux des colonies. Des protestants contre la vraie foi. Des Rouges qui n'avaient jamais aimé qu'on s'enfonce trop au sud ou trop à l'ouest. On courait toujours trop loin dans leurs forêts, on descendait trop de fleuves et de rivières en rouleaux d'écorce. C'était là, l'opinion géo-politique de Claude.

Denise s'est demandé si les ennemis voudraient la tuer ? La réponse du vainqueur de Montmorency ne l'a pas surprise. Ils en avaient déjà tué. Pourquoi ils

s'arrêteraient ? Alors, dit-elle, il n'y aurait plus personne en Canada. Faux! Il y aurait les Anglais. Le héros, qui avait presque laissé tomber les bras, a fait quelques pas sur la terre des ancêtres et il a pris la décision de faire un abri pour dormir. Il chercherait des branchages, et Denise trouverait quelque chose à manger. Ils étaient déjà disparus dans la forêt.

Des gens s'avançaient sur la route. Là-bas, des femmes et des enfants, avec des soldats... Le groupe avançait. Quatre ennemis, une dizaine de femmes et des bébés, des enfants, avec des plus grands de 12 ou 13 ans. On leur faisait pousser une charrette remplie de tonneaux. Un soldat s'est avancé vers un four à pain encore debout. Il a demandé dans sa langue, puis dans un drôle de français, s'il y avait quelqu'un.

Un coup de feu. De nulle part. L'Anglais s'est écroulé, atteint en plein coeur. Comme un chevreuil. Les trois autres se sont jetés par terre, pendant que les femmes et les enfants se dispersaient, fuyaient. Claude sortait du bois avec Denise, des branchages plein les bras. Les soldats se relèvent et tirent dans leur direction. Denise tombe. Le garçon reste interdit, et se sauve dans la forêt. Un homme sort de derrière la cheminée, et il abat un des

trois. Les deux autres le visent, et le tuent. Ils s'approchent. Claude surgit et enfonce son couteau dans la gorge d'un soldat; l'autre l'agrippe, le désarme, mais il réussit à s'enfuir. Dans la nuit.

Il n'y avait plus rien à faire. Les femmes et les enfants étaient poussés à coups de crosse par d'autres soldats venus à la rescousse, qui les menaçaient de leurs armes, les retenaient par où ils pouvaient. On ne voyait que leurs mains, leurs fusils, les baïonnettes.

Le lendemain matin, les cadavres avaient disparu. Ni les femmes, ni les enfants, ni les vieillards ne hantaient les routes bordées des carcasses brûlées de leurs fermes. Tout le peuple était retourné dans les bois, au fond des arpents de neige en bois debout. En silence, à la lumière d'une ou deux torches, dans une nuit aussi noire que le coeur des vagabonds.

Claude avait retraversé le fleuve depuis longtemps, marché sur Québec et au-delà, sur les routes de ce qui restait de la colonie française, au milieu du Canada des autres.

C'étaient les préliminaires de l'enquête. James Shadwell n'avait pas encore débarqué à Québec.

12 SEPTEMBRE 1759

Un feu de camp sur la rive nord du fleuve, non loin d'une rivière, la Jacques-Cartier. À dix lieues (40 km ou 25 miles), à l'ouest de Québec et de l'île d'Orléans. On avait allumé des torches. Dans leur lumière, des femmes regardaient le fleuve. Les enfants dormaient près du feu. La vie s'était comme arrêtée. Les charrettes et les chariots, enfin délivrés des chevaux, tendaient leurs brancards vers le ciel.

Une jeune femme et Claude s'avançaient dans la fumée qui les enveloppait, tournoyait au-dessus de leur tête. Une scène dans les films de guerre russes et japonais, en noir et blanc, des années 60.

Il s'est accroupi près des flammes. Il répondait sagement aux questions qu'elle lui posait. C'était son premier voyage avec des vivres jusqu'à Québec. Est-ce qu'il était seul ? Non. Il voyageait avec une femme; il conduisait le cheval. Ah! bon, il était donc seul avec elle ? Eh! oui. Mais il y avait d'autres charrettes avec eux, loin en arrière ou loin en avant, et en passant il lui a dit qu'il s'appelait Claude. On voyait des soldats aussi. De temps

en temps. Et elle s'est tue pendant un bon moment. Claude ne disait rien. Elle a repris ses questions. Demain matin, ils pourraient partir ensemble, non ? Il n'a rien répondu. Bien sûr, s'il voulait continuer avec cette femme qui connaissait la route, elle n'avait rien à redire. C'est une grand-mère, qu'il a dit, presque énervé. Ah! c'est une vieille femme! Et elle s'est assise près de lui. Il a fait le songeur, les yeux fixés sur le feu qui de temps en temps lançait des flammèches ou reprenait de la vigueur avec une aile de flammes jaunes et rouges. Ses garçons sont marins, a-t-il dit d'une voix changée. On est toujours un peu rêveur quand on évoque le destin des marins. Encore plus, du temps des voiliers... Les dits marins faisaient du commerce avec les amis de l'intendant Bigot. Il avait dit cela, comme s'il s'agissait de la pluie et du beau temps, et pourtant Bigot, ses exactions, ses extorsions, ses malversations, non ? Le beau Claude était-il déjà cynique ou crapuleux ? Un autre bel exemple de la déchéance morale qui aurait régné dans la colonie ? Il ne faut pas en remettre. Ce genre de commentaires n'était pas le genre d'Hélène. Parce qu'elle s'appelait Hélène. Elle s'est plutôt indignée que les enfants marins de la vieille dame ne fussent pas à la guerre. Claude a rétorqué que les marins en pleine mer étaient aussi en

pleine guerre, plus!, que les Anglais surveillaient sans arrêt leurs frégates, plus!, qu'ils pouvaient être attaqués à tout moment du jour et de la nuit et plus!, que les marins devaient se défendre comme tout le monde. Mademoiselle Hélène n'était pas convaincue. Où se trouvaient-ils, hein ? au moment d'aujourd'hui, les marinières de la vieille mère ? Il y avait des voiles anglaises partout entre la mer et Québec; aucun habitant du pays, aucun Français n'y naviguait. Cet argument, lancé dans la nuit, qui jouait en plus sur le tragique de la situation stratégique et politique de la colonie, aurait dû suffire pour réduire Claude à quia, mais le jeune monsieur ne l'entendait pas ainsi. Il le savait autant qu'elle, c't'affaire! que les Anglais étaient partout, mais ça n'empêchait pas les habitants, et encore moins les amis de Bigot, de naviguer. On n'avait qu'à s'ouvrir les yeux. Surtout la nuit ou avant l'aube. Hélène l'a regardé, et elle a jugé bon d'acquiescer, et le climat de confiance s'est reformé. Pour enfoncer le clou de l'audace générale, le jeune charretier a ajouté qu'il avait tué un Habit rouge dans l'île d'Orléans.

- Tu as tué un Anglais!

- Dans l'île. Avec mon couteau.

- Qu'est-ce que tu faisais dans l'île ?

- J'y suis né. Dans la paroisse Sainte-Famille.

- Mais les Anglais ont tout brûlé en bas de Québec. Ils ont évacué tout le monde!

Il a donc fallu s'expliquer, sinon se répéter. Il avait été évacué avec ses parents jusqu'à Charlesbourg, mais il était retourné dans l'île en canot, quelques mois plus tard, pour y tuer son Anglais et se retrouver, incognito, depuis trois ou quatre jours, sur la rive Nord.

Il avait dit incognito d'un air nonchalant et la rive Nord d'un ton conclusif. Mais il n'avait pas encore dit ce qu'il voulait dire. C'est comme ça dans les histoires de guerres, ou de conflits armés comme on dit aujourd'hui. Pour expliquer pourquoi le front a tourné vers l'ouest, on commence à l'est, et on se retrouve au nord ou au sud. Claude, qui n'avait que 15 ans et aimait la guerre comme tous les garçons, reprenait, lui, ses points cardinaux personnels, la mêlée, le sang et la victoire de Montmorency, parce que, la fois de son évacuation, il était passé par les chutes de Montmorency et il l'avait vue, vraiment vue, cette bataille! Et il a recommencé.

Il était caché, à Montmorency, bien sûr, mais il avait vu de la fumée, comme il n'en avait jamais vue, et même de la boucane, qui rendait son récit plus âcre, plus étouffant. Les Anglais - c'était le 31 juillet - tiraient du canon n'importe où et les miliciens tuaient les ennemis, les uns après les autres. Ça tombait comme des mouches rouges de sang. Avec ses amis, il tirait, et il les avait à tout coup! Après, il s'était mis à tomber des clous...

Heureusement pour Hélène, une autre jeune femme est arrivée sur les entrefaites. Elle s'appelait Marie et n'en revenait pas d'être présentée à un garçon qui avait déjà tué son Anglais à la bataille de Montmorency, avec Montcalm et Lévis... Claude a corrigé la belle Hélène. Il l'avait tué dans l'île, son soldat. Ah! mais oui! Elle l'avait déjà oublié. Mais tout à coup elle eut une sorte d'illumination historique. Comment ça, dans l'île ? Elle n'avait jamais entendu parler d'une bataille dans l'île d'Orléans.

- On s'est battu quand même.

Et il est reparti dans ses mémoires militaires. Quatre ennemis étaient en train de les tuer; ils avaient déjà assassiné une fille, puis un milicien. Ils allaient tuer la femme du milicien quand, n'écoutant que sa valeur et son

courage, il a sauté sur le dos de l'Anglais et lui a rentré son couteau dans la gorge. Il avait récité son fait d'armes en fixant l'horizon noir et glacé autour du feu de camp qui flambait, par intermittences, comme dans une scène d'opéra. Marie s'est rapprochée de lui.

- Et après ?

Un autre soldat avait levé son fusil sur lui! Alors, il avait pris son tudieu de fusil par le canon, le lui avait arraché des mains et lui avait asséné un de ces coups sur le crâne qui l'avait étendu raide sur le sol! Il mentait, le traître! Il fabulait avec ses deux Anglais tués. C'était la joie irrépressible du vainqueur. Un vainqueur fanfaron qui sans doute se serait tenu coi, s'il avait pu prévoir l'issue de ce terrible affrontement entre les Anglais, les Français et les habitants du Canada, au milieu des plaines que possédait un dénommé Abraham Martin sur les hauteurs de Québec.

- Mort ?

Hélène demandait des nouvelles du soldat, après le coup sur son crâne. Il ne savait pas s'il était mort. Peut-être. Il pensait que oui. Satisfaite de cette réponse prudente, mais de plus en plus excitée, elle a déclaré à Marie, qu'elles

allaient l'emmener à Québec, celui-là. Il avait tué deux Habits rouges! Il lui plaisait. Marie a répliqué que leurs amis anglais ne seraient peut-être pas de cet avis. Claude n'a pas relevé cette étrange collaboration en temps de guerre; il n'écoutait que lui-même, et son courage. Quant à les suivre, il ne savait pas si cela serait possible. Sa dame aurait voulu que le lendemain... La belle Hélène s'est étonnée, s'est vexée. Qu'est-ce qu'elle voulait, la vieille dame ? Elle voulait qu'il continue avec elle jusqu'à Québec... Ils avaient deux autres charrettes à convoyer.

- Combien elle te donne, la grand-mère ?

- Rien du tout! a répondu le chevalier à la jeune figure.

Avec elles, selon Marie, ce ne serait pas pareil. Il serait payé. Il n'en revenait pas. Elles le paieraient! Combien ? Ça dépendait. De quoi ? Les filles sont restées vagues. Marie attendait pour le lendemain, au camp de l'armée, de l'argent qu'on lui devait, peut-être bien de ces monnaies anglaises qui commençaient à circuler. S'il partait avec elles, on partagerait... Il était sur le cul. C'est-y Bigot qui payait ? Il posait trop de questions. Pas important, de savoir qui payait. S'il partait avec elles, il

aurait de l'argent. La grand-mère se trouverait un autre *helper*.

L'anglais faisait déjà ses ravages.

Elles aimeraient bien voyager avec lui jusqu'à Québec, et c'était ça ou rien du tout. Et comme ça, tout d'un coup, le joli Claude a été d'accord. Il partirait avec elles. Il avait le temps d'avertir sa fermière. Non, impossible. Leurs charrettes étaient pleines à craquer. Plus vite on partait, plus ça rapportait.

- En pleine nuit ?

La nuit, c'était mieux que le jour, on passait ni vu ni connu. Et à sa dame chérie, la mère des marins, on laisserait un beau gros poulet. Claude n'a pas tiqué. Et on lui manderait que son apprenti avait été conscrit et qu'Hélène et Marie avaient juré de l'amener à Québec.

- Mais je n'ai pas encore seize ans!

Ils en prennent à quinze ans et après tout, il avait tué assez d'Anglais pour entrer dans la milice. De toute façon, plus il parlait, moins il avait raison, et de fil en aiguille, il s'est retrouvé en charrette à côté d'Hélène sur des monceaux de paille qui gardaient au frais des petits

tonneaux de bière, de rhum, avec des biscuits de mer pour les défenseurs de la Nouvelle-France, qui avaient toujours eu une âme de marins.

Sur la rive nord du Saint-Laurent, à dix lieues en amont de Québec, non loin de la rivière Jacques-Cartier, le feu de camp s'était éteint depuis longtemps. Deux ou trois petites flammes, évanescentes, se pointaient ou sifflaient par moments. Des femmes étaient assises tout autour. Des enfants dormaient sous les arbres; d'autres couraient après les mouches à feu. Les Anglais étaient encore et toujours sur le fleuve, entre Québec et la mer là-bas, à l'est. Rien de nouveau.

L'enquête avançait plus qu'on ne le croit. Les Anglais avaient déjà contourné la ville par la voie des eaux, et de jeunes fous faisaient des incursions nocturnes dans les parages.

LES PLAINES D'ABRAHAM

Le lendemain, 13 septembre 1759. Les femmes avaient rallumé un feu de camp, non loin de la rivière Jacques-Cartier. Quelques-unes qui ont couru à travers la fumée, ont appelé leurs enfants; leur visage s'est éclairé; et elles ont disparu. D'autres sont arrivées avec des branches mortes qu'elles ont jetées sur les flammes. On a entendu des bruits divers, étranges, au milieu des flammèches et des pétilllements. Les chevaux se sont ébroués. Puis, plus rien.

Un homme s'est approché. On ne voyait de lui, qu'une énorme moustache. Il s'est arrêté à deux pas d'une rêveuse, près du feu, et lui a dit qu'elle n'irait plus à Québec. Le voile qui couvrait ses longs cheveux, est tombé sur ses épaules.

- Pourquoi vous le dites à moi ?

- Ce matin, on a été battu.

- Les Anglais ont pris Québec ? a demandé, tout bas, une vieille.

Une jeune fille est survenue, et s'est presque pendue au bras de l'homme, en disant que Montcalm était mort. On a redemandé s'ils avaient vraiment pris Québec. Non, pas encore. Ils l'ont prise ou non ? Ils ne sont pas encore dans Québec, a répondu l'homme qui avait l'air d'un traître et lissait sans arrêt les longues pointes de sa moustache, noire comme de l'encre. Mais c'était une question de jours.

On avait été battu, on était fini. Une femme a protesté. Une bataille perdue n'allait pas tout arrêter! Le messenger de malheur ne le voyait pas ainsi. Si l'armée anglaise avait pu monter par la falaise et se ranger en bataille, les Français n'avaient qu'à rembarquer...

Une écervelée, et tout échevelée, est arrivée en courant. Elle les a bousculés et s'est jetée près du feu. Venait-elle de Québec ? Elle se taisait, essoufflée. On lui a trouvé un peu de bière qu'elle a refusée. Elle s'est relevée pour raconter la bataille. Banale, comme tant d'autres, et une rien du tout la racontait le plus simplement du monde à la façon des hérauts dans les tragédies grecques. L'air de rien, des pans entiers de roc tombaient du ciel, bloquaient les routes et les fleuves. L'Amérique de la France s'écroulait comme un arbre déraciné.

Un homme en perruque, debout sous une porte cochère, a dit qu'il fallait se résigner à un face à face décisif, à une rencontre historique entre Montcalm and the *english general*, Wolfe. Il l'a nommé en anglais, elle s'en est rappelé en anglais et c'est en anglais qu'elle l'a dit. On avait formé un cercle autour d'elle. On s'est regardé. Une autre dame, très âgée, s'est avancée avec un morceau de pain, mais l'écervelée avait recommencé à parler, de plus en plus échevelée. Elle n'avait pas vu la bataille. Toute l'armée était sortie de Québec pour aller chez Abraham Martin, sur ses plaines, et on n'avait plus rien entendu pendant au moins une demi-heure. Après, on avait écouté les tambours, les coups de fusils, quelquefois du canon, souvent des cris... Elle n'avait pas vu la bataille, mais on la lui avait racontée, et elle l'avait récitée, tout à l'heure, quand elle était arrivée. Il n'y a que dans les tragédies, que le messager a tout vu. La bataille des Plaines n'était donc pas une tragédie.

La folle avec ses grandes manches et sa chevelure de diablesse avait récité ce qu'elle avait vu et ce qu'elle n'avait pas vu. Autour du feu agonisant, on s'attendait à une révélation. Mais elle s'est étendue avec les autres femmes et des enfants près des braises où des feuilles mortes tombaient quelquefois et s'enflammaient un

instant en crépitant. Au lever du jour, les femmes s'en sont retournées du côté du bois.

James Shadwell avait-il débarqué à Québec ? On l'ignorait encore, à ce moment de l'enquête, et la bataille des plaines d'Abraham, au grand dam des limiers qui ne savaient plus où donner de la tête, compliquait son déroulement, en brouillant les traces de la victime, tout comme celles des assassins présumés. Cependant, pour ne pas être entaché d'aveuglement historique face aux malheurs des survivants ou de mépris pour les braves qui étaient morts au combat, le rapport ne pouvait pas passer sous silence cette contingence inopinée, et malheureuse.

AUCUNE NOUVELLE DE CLAUDE PLANTE

Au lendemain de la bataille, le 14, dans la lumière du matin, un milicien buvait au goulot d'une cruche. Il s'en écoulait des gouttes d'une bière qu'il trouvait fade. Les femmes ne lui ont pas parlé longtemps; elles ne le connaissaient pas. Il habitait encore plus à l'ouest de Québec. C'était déjà ailleurs. Presque Montréal.

On racontait, au milieu des odeurs d'oeufs frits que l'armée ennemie campait encore sur les hauteurs du cap Diamant, devant les murs de la ville. On enterrait ses morts. Une chose crevait les yeux, les yeux de l'esprit pourrait-on dire. L'armée française abandonnait ses campements en bas de la ville et remontait le fleuve dans des barques. Des soldats se rendaient à pied jusqu'à l'orée d'une forêt, un peu plus loin que l'embouchure de la rivière Jacques-Cartier, où les femmes se trouvaient depuis quelques heures. Plus personne ne voulait rester en bas de Québec.

Ici, sur la grand'route, il faudrait se lever, suivre l'armée, continuer à ravitailler les Français et les miliciens qui

d'ici deux à trois jours, n'auraient plus rien à manger. Une femme a protesté qu'ils devraient tous aller chez Bigot. On disait qu'on mangeait bien chez l'intendant.

- Bigot, c'est Bigot, dit le milicien. On y verra plus tard. C'est vos maris qu'il faut nourrir.

La femme a rigolé doucement, comme disait l'autre.

- Nos maris... Les défunts ou les vivants ?

- Et les Anglais, vous croyez que ça ne mange pas ? a grommelé celle qu'on n'entendait jamais. On ira à Québec comme avant!

Personne ne lui a répondu. On n'avait peut-être pas compris. Elle baragouinait plus souvent qu'autrement, celle-là. Mais certaines ont quand même tourné la tête au nord-est, vers Québec. Un de ces jours, il y aurait de l'argent à faire de ce côté. On verrait bien. Pour le moment, il fallait mettre de l'eau à bouillir. Elles ont ranimé les flammes pour se préparer une autre bonne tisane bien chaude. Une seule suivrait le fleuve jusqu'à Trois-Rivières; en chemin, elle arrêterait à Batiscan, pour charger sa charrette. Les autres passeraient par l'intérieur des terres. Elle les reverrait, un de ces beaux jours.

- Avez-vous vu Hélène et Marie ?

Personne ne les avait vues. Le soleil perçait à travers la tête des arbres. Quand les charrettes ont disparu au bout du chemin, d'autres femmes en guenilles ont surgi entre le fleuve et la forêt. Elles ont ramassé ce qu'elles pouvaient, autour du feu de braises, et se sont dispersées.

On ne voyait plus d'animaux. Ils devaient rôder. Ailleurs. Aux frontières de l'enquête militaire.

ON RETROUVE CLAUDE DANS LE PORT DE QUÉBEC

Avant la bataille, tout comme les marchands, les hôteliers du port de Québec tournaient en rond dans leurs caves. Avec les entrepôts et les magasins, leurs auberges avaient presque toutes été rasées pendant les bombardements de l'été. Les gens de commerce avaient de plus en plus la triste figure à la triste peau du vieux Rembrandt... Le lendemain de la bataille, on s'était fait couper les cheveux, raser la barbe, et on avait inventé des toits de fortune avec des toiles de bateau. Les Anglais arrivaient! Et on a commencé à revoir du monde devant ses comptoirs éventrés. La vie reprenait.

Le 15 ou le 16 de septembre, un gros barbier était assis à une table en bois d'érable, presque sous le manteau d'un foyer. Enfermé dans l'hôpital, il n'avait appris du combat suprême que ce que lui en disaient ses blessés et ses mourants.

- Que ce que ?

- Que ce que.

Comment décider du vrai et du faux ? Il en arrachait surtout, comme il le disait, à démêler les écheveaux du

réel et du romanesque, écheveaux qui rendaient insoluble la question de savoir si les vainqueurs étaient entrés ou non dans la haute ville. Entendait-il le romanesque des *Nouvelles Exemplaires* de Cervantès, celui des naufrages sur les rives des Berbères, perçus de nos jours comme invraisemblables et qui relevaient pourtant de la brutale réalité de l'époque, ou faisait-il allusion au romanesque du *Tristram Shandy* de Laurence Sterne, dont les deux premiers volumes paraissaient cette même année, en 1759, où chaque seconde du quotidien est une affabulation, tandis que les machineries du destin sont réduites à l'insignifiance du même quotidien.

On se leurre, et on perd son temps. Nadeau ne se référerait à aucun de ces romanesques. Il était plutôt un annaliste qualifiant de romanesque ce qui lui paraissait invraisemblable dans les différentes versions qu'on lui avait présentées. Pour lui, ce qui s'appelait roman, n'avait aucun rapport avec le réel. Heureusement, avant que le barbier ne commence à démêler les écheveaux qui se tordaient dans son cerveau, d'Étambault y a mis le holà.

- Les vainqueurs ne sont pas encore dans nos murs, sinon ça se saurait.

- Ce n'est qu'une question de jours, a dit Hugues Nadeau, le barbier, en le regardant du coin de l'oeil et en calant sa chope de bière.

Ce que l'on trouve dans un nom.

Son vrai nom était Hughes Naud, mais au cours des ans et à force de crier Viens ici, Hughes Naud! dans les rues du village et sur le parvis de l'église, sa mère s'est aperçu qu'on les prenait pour des huguenots. Elle a donc crié, et plus fort, Hughes Nadeau, je t'ai dit de venir ici! Au bout de trois ou quatre ans, les Naud étaient devenus les Nadeau.

Retour à la question.

Le gros Nadeau a répété que c'était une question de jours. Sous peu, on verrait les Anglais dans Québec. La preuve en était qu'ils avaient écrasé les Français chez Abraham Martin, celui des Plaines, le même Abraham que souvent il rasait de frais, quand il n'était pas requis chez Bigot.

D'Étambault n'écoutait plus. Il regardait son verre de rhum. Il n'en avait pas bu depuis bientôt un mois et demi. Détail sans importance, quand le pays prenait le bord, mais raconter son régime sec lui procurait une sorte de

viatique pour la traversée de cet enfer historique qui s'ouvrait tout grand sous les pieds des Québécois. Au début du siège, il s'était fait une réserve sous les combles de sa demeure, mais un boulet de canon, animé du concept anglais de la Liberté de commerce, l'avait détruite de fond en comble. Évacué par la suite à la campagne, il aurait été indécent de courir jusqu'à Québec, pour descendre ses trois verres de rhum quotidiens dans la seule auberge qui malgré les bombes gardait cabaret ouvert, grâce à un retour de la falaise qui la cachait aux longues-vues des canonnières anglais. Il avait nommé l'auberge des forbans, dont il faudra reparler. Mais comme la paix semblait vouloir revenir, il avait repris le chemin du port, ragaillardi à l'idée de laisser couler dans sa gorge ce qu'il appelait les sirops-soleils des Antilles françaises.

Tout en regardant son verre, il a demandé au barbier si un de ses blessés et morts lui aurait parlé de l'Anse-au-Foulon. Hughes Nadeau a répondu qu'il avait assez de les raser. Il n'avait pas le temps de les écouter, et les blessés, encore moins les morts, ne parlaient pas de l'escalade des Anglais sur le cap Diamant, pour attaquer l'armée française en bataille rangée. Il faisait quelquefois des phrases courtes, monsieur Nadeau.

D'Étambault, dont le père et le grand-père étaient nés au Canada, avait toujours eu le plus grand respect pour les Français qui débarquaient sur les rives du Saint-Laurent. Il n'avait jamais dit gros comme ça contre eux, qu'ils soient des intendants comme Bigot ou des militaires comme Lévis, mais depuis la défaite des Plaines, il en voulait à l'armée entière qui pensait en termes de bataille rangée, au lieu de pratiquer une guerre de fourrés. Il avait du sang indien dans les veines, mais il l'ignorait. Sa famille, disait-on, lui avait caché la captivité de sa mère en Iroquoisie et son retour, pleine des oeuvres d'un beau Sauvage. Ce qui ne l'empêchait pas d'être un fin connaisseur des stratégies et tactiques européennes. Selon lui, c'était à se demander si Montcalm n'avait pas tout fait pour l'obtenir, son combat à l'ancienne. Ce coup du mot de passe, et cette histoire de sentinelle qui aurait laissé passer cinq mille soldats durant la nuit, qui dirait que ce n'était pas une stratégie cornélienne pour que l'armée française connaisse enfin le devoir, et le plaisir, de se ranger en bataille, dans les déserts sauvages du Canada ?

Nadeau buvait sa bière, l'air tranquille de l'homme qui a fait son devoir depuis des jours et des jours. Il n'avait pas l'envie de se quereller, maintenant qu'il pouvait respirer

autre chose que de la chair qui pourrit. Pour lui, un général français avait comme tout le monde des absences d'esprit.

Selon d'Étambault, Montcalm avait eu tout le temps de savoir qu'il existait en Amérique d'autres façons de débarquer. Il avait débarqué lui-même en pleine forêt devant le fort de Carillon.

- Qu'est-ce que vous voulez dire, avec vos débarquer, a doucement demandé le barbier.

La réponse, inattendue, a été exprimée avec le plus grand sérieux. On pouvait débarquer, tout en montant une falaise. Il suffisait d'avoir des espions et leur demander comment débarquer sur une falaise. Les espions étaient nés et mis au monde pour aplanir les falaises. Ces maudits insulaires avaient gagné par tous les moyens, y compris sur le champ de bataille, sans frapper avant d'entrer. Et ils avaient réussi. Par l'Anse-au-Foulon.

Il a fait claquer son verre vide sur la table de bois d'érable. Nadeau l'a imité, par défi ou par lassitude, et le patron est arrivé avec deux verres pleins, et de rhum pour d'Étambault, et de bière pour le barbier des morts. Tout s'annonçait triste et ennuyeux pour le reste de l'après-

midi. Ils allaient boire, sans dire un mot de plus. Ils avaient atteint le point de non-retour.

Mais à l'étage, s'est fait entendre un branle-bas de combat. D'abord, de loin, comme à l'autre bout d'une passerelle, puis de plus en plus près. Des bruits de pas, des frottements de sabots, avec des rires de gorge et de tête. Deux jeunes femmes, une plutôt petite et l'autre assez corpulente, sont apparues par une trappe découpée dans le plafond et ont descendu les marches ajourées d'un escalier tout neuf, en bois brut, planté au beau milieu de la place. Elles étaient suivies par un garçon qui avait habillé ses hanches et ses longues cuisses d'une sorte de cuissard étroit en coton rouge et déposé sur sa tête un tricorne d'officier français. Il avait tout l'air d'avoir découvert l'Amérique, le matin même.

La petite mince était Marie et la plutôt grassouillette, c'était Hélène, bien qu'on eût crû le contraire, parce que Marie, autour du feu de camp, avait agi de façon lente et placide, et qu'Hélène, la tentatrice du ravitaillement, avait pu nous faire croire dans cette nuit enfumée qu'elle était longue et effilée. Le garçon déluré, c'était bien lui, le jeune héros qui avait tué un ou deux Anglais et plu aux deux filles de grande vertu. Il faut noter qu'il n'avait

jamais mentionné, ou si peu, ni son père ni sa mère, et on n'avait jamais su si le père était mort et la mère encore en vie. De quoi alimenter la croyance aux morts-vivants qui durant ces temps troublés s'était répandue comme une traînée de poudre jusque dans les derniers recoins de la Nouvelle-France. L'Anse-au-Foulon ? a demandé Hélène, qui avait saisi au vol les derniers mots. Demandez à ce garçon. Il y était.

D'Étambault, et surtout Nadeau qui ne lâchait pas le garçon des yeux, se sont changés en statues de sel, le rhum et la bière à mi-chemin de leur gueule ouverte. Si ces deux messieurs en perdaient leur latin, cela aurait été bien pis s'ils avaient connu le Claude qui sortait de l'île d'Orléans. Le grand enfant s'était métamorphosé. Nu-pieds, sans avoir l'air d'un va-nu-pieds, haut-de-chausse trop serré, coupé et effiloché sur le mollet, chemise ouverte jusqu'au nombril sur un torse qui n'avait rien d'un homme des bois, au point qu'on l'aurait pris pour un Anglais blême de la City, s'il n'avait pas commencé, assis à califourchon sur un banc, à raconter en français une histoire rocambolesque de l'Anse-au-Foulon.

Les deux filles savaient tout ça et se sont éclipsées par la porte qui donnait sur la rue. Mais elles n'ont pas manqué

de lui couper son effet, en disant, avant de disparaître, qu'avait beau mentir, qui venait de loin. Elles pouffaient encore de rire, quand Claude a proféré les premiers mots de la légende de l'Anse-au-Foulon.

C'était une histoire à dormir debout, mais le récit d'un honnête garçon du peuple. Alors, dormons debout, avec ce grand enfant qui en trois ou quatre jours s'était transformé en héros ambigu.

C'était pendant l'horreur d'une profonde nuit. La colonne du ravitaillement avait contourné Québec par le nord et traversé sur des barges la rivière Saint-Charles. Avec Marie, il conduisait les deux chevaux d'une charrette bondée de farine, de carottes et de patates. Ils allaient suivre dans ses méandres la rive du fleuve jusqu'à Beauport, pour y bourrer les réserves du camp français, quand de l'autre charrette Hélène lui a crié d'arrêter. Il a retenu les bêtes, même si Marie n'était pas d'accord.

- Tu as bien fait, a dit le gros Nadeau, qui s'était remis à boire sa bière. Les femmes ne sont jamais d'accord.

- Qu'est-ce que tu en sais ? a demandé d'Étambault, avec l'air de qui aurait suivi les deux *ravitailleuses*.

Claude a eu le dernier mot. Marie fut d'accord, en apprenant la raison des cris d'Hélène. On avait fait savoir de chariot en chariot, de char en char, que celui de sa vieille fermière qui, il l'avait bien vu, les avait suivis sans rien dire, venait de s'embourber près d'un ruisseau, dans un ventre-de-boeuf. Il ne voulait pas qu'elle sût avec qui il était parti, la veille, en pleine nuit, presque au petit matin, mais il fallait sauver la charrette et ses biens. Le plus vite on ferait, mieux ce serait, parce que les Anglais s'agitaient sur le fleuve avec moult barges, navires, et canots d'écorce. Si leurs espions s'approchaient du rivage, si malgré l'obscurité, avec leurs yeux de loup, ils découvraient les deux chariots de la vieille, car elle en avait deux, et si les dits chars étaient épiés et jugés comme envasés, rien n'aurait empêché les ennemis d'envoyer une petite ligne d'attaque navale pour établir un blocus à l'avant et à l'arrière des charrettes, les vider de leurs chargements qu'ils auraient emportés dans les cuisines britanniques, et tuer la vieille...

- Tu te moques de nous, avec tes lignes d'attaque et ton blocus naval.

D'Étambault a corrigé l'erreur. Le blocus des charrettes aurait été terrestre.

- Tout est naval, m'ont dit les Anglais, de déclarer le beau Claude.

- Tu parles anglais!

Nadeau était ravi. L'anglais était la langue de l'heure. Quand l'ennemi entrerait dans les murs, il faudrait la parler. Il a proposé à Claude de l'engager, pour préparer la crème à barbe, laver les blaireaux, balayer les cheveux, les faire couler dans le caniveau, et pour lui traduire les desiderata de tous ces Anglais qui se presseraient en foule dans son office... Le héraut de l'Anse-au-Foulon lui a jeté un air de commisération. Mais à quoi sert de s'attarder à l'incompréhension que le peuple a toujours eu face aux gens hors du commun ? Il a ignoré son offre. L'important était que les Anglais qui l'avaient pris en otage...

- Ce n'est pas possible! Comment... ?

- Oui, mes seigneurs. Ils m'ont surpris à la faveur de la nuit, encerclé, attaqué, emporté à force de rames sur une barge et ces jeunes messieurs parlaient mieux français que les gens de Québec, cent fois mieux que les fourreurs et les bûcherons de Montréal.

- Là, n'est pas la question, a déclaré d'Étambault. Comment ont-il pu vous enlever ?

Claude a ignoré la question. Ses ravisseurs étaient des gentilshommes. Si on lui avait mis les fers aux pieds pour sa première nuit à la belle étoile, il s'était réveillé sans liens, le lendemain midi, tout seul en plein soleil. Il allait plonger et rejoindre à la nage le camp français qu'il apercevait sur l'autre rive, à Beauport, quand un bras énorme l'a presque étouffé et ramené au milieu des ballots de blé, de biscuits et de fusils. On ne l'a pas attaché, une chaloupe pleine de soldats accostait. Ils l'ont entouré et celui qui parlait le meilleur français, lui a demandé ce qu'il comptait faire après la guerre. La guerre n'est pas encore finie, monsieur l'ennemi, qu'il a répondu. L'ennemi l'a regardé, avec l'air de qui le prenait en pitié, mais a souri. On l'échangerait en temps et lieux contre un prisonnier anglais, et on l'a laissé seul, avec deux ou trois biscuits. Une heure après, on l'a descendu dans la cale où il est resté enfermé un jour ou deux, il ne savait plus. À peu près à toutes les six heures, des soldats venaient échanger avec lui deux ou trois mots de français, lui apporter du vin, des biscuits. Jamais, il n'aurait pensé être aussi bien traité, aussi gentiment...

Les deux Québécois s'ennuyaient. Ils voulaient bien que les Anglais se montrassent gentils pour ce grand garçon, mais ça ne faisait pas avancer le mystère de l'Anse-au-

Foulon. Nadeau a commandé une autre bière, et demandé s'il pouvait manger quelque chose. Il y avait des oeufs. D'accord, pour des oeufs. Il en a offert à Claude, qui a accepté. Mais l'Anse-au-Foulon ? D'Étambault voulait qu'on lui explique ce qui s'était passé à l'Anse-au-Foulon, la nuit précédant la bataille. Il avait raison, dit le jeune Claude. On y était justement, à l'Anse-au-Foulon.

- Tu étais à l'Anse-au-Foulon ? Tu es le traître qui as donné le mot de passe ?

Nadeau l'accusait *bluntly, brusquely*, de trahison, mais en le disant si bas et d'un ton si amène qu'il ne semblait pas trouver scandaleux qu'il ait livré le mot de passe à ses gardiens. Voulait-il le protéger ? Claude lui a fait répéter la question, sans doute par prudence. Quand il eut considéré ce qu'on lui demandait, il a dit qu'il allait au contraire sauver la colonie.

Les Québécois se sont regardés. Ce gringalet en cuissard rouge étriqué avait le don de les laisser bouche bée. La bière est arrivée, servie par le marchand lui-même qui, on l'a su plus tard, flairait quelque chose de pas très catholique chez le jeunot. Il le soupçonnait de coucher, et avec la belle Marie, et avec la belle Hélène dans ce qu'ils appelaient leur entrepont de bombardement, et voilà qu'il

jouait de camaraderie militaire avec deux hommes qui lui parlaient comme à un complice après une nuit de beuverie.

Claude n'a rien remarqué. À voix haute, toujours petit seigneur, il a affirmé que tout se jouerait à l'Anse-au-Foulon. De ce pas, il avertirait Montcalm de changer le mot de passe. Il avait la preuve que les Anglais l'avaient obtenu. En anglais comme en français, l'Anse-au-Foulon, c'était l'Anse-au-Foulon, et il avait entendu les Rouges nommer l'Anse-au-Foulon, parler de l'Anse-au-Foulon quand ils se retrouvaient entre eux sur le pont, au-dessus de là où il était, et répéter à qui mieux mieux France par-ci, France par-là, et des *We have got the French*, avec de grands éclats de rire. Claude savait ce que voulait dire *got the French*, parce qu'ils parlaient de *got him* quand ils l'avaient attaqué près des charrettes et qu'ils s'en étaient vanté en criant, en chantant *we got him by the riverside...*, pendant que dans la cale il mangeait sa pitance de biscuits et buvait ses verres de gros rouge. Il en aurait mis sa main au feu, les Anglais attaqueraient Québec et l'armée française en passant par l'Anse-au-Foulon.

- Mais, jeune homme, il y a deux jours ou trois, je ne sais plus, c'est justement par l'Anse-au-Foulon qu'ils sont montés sur les plaines d'Abraham Martin.

- C'est impossible. Ils allaient acheter des vivres, du ravitaillement. C'étaient des escarmouches. La grande bataille, c'est pour demain ou après-demain.

- Réveille! On a été battu. C'est fini.

- Mais non, a dit Claude, de plus en plus assuré que ces deux vieux ne comprenaient rien à rien. Et je vais vous le prouver.

Les deux hommes se sont regardés encore une fois et ont décidé in petto de le laisser s'embourber comme les vieux chariots de sa vieille à Beauport. La preuve fournie par le futur, et tragique, sauveur de la Nouvelle-France était telle que notée et enregistrée dans ce qui suit. La veille, on l'avait fait monter sur le pont. Il faisait beau. Il avait pu marcher, se dégourdir les jambes. Il avait aussi cherché à se rapprocher de l'Anglais qui parlait un beau français, ce qui a été plus facile qu'il pensait. Ils se sont retrouvés à l'écart. Il l'a assuré de sa gratitude, pour qu'on l'ait si bien traité (on ne saura jamais pourquoi il avait tant aimé ses deux jours dans la cale), et pour les

remercier, il leur offrait un service, plutôt inusité. Pour gravir la falaise de l'Anse-au-Foulon, ils avaient déjà obtenu le mot de passe. Je l'ai entendu, ne le niez pas, qu'il disait à son Anglais. Mais il serait mieux, lui disait-il encore, que les Français donnent l'ordre aux sentinelles de ne plus surveiller le sentier, en alléguant qu'on aurait posté un peloton au bas de la falaise. Il s'engageait à transmettre lui-même cet ordre, mais il lui fallait connaître la nuit où les Habits rouges décideraient de monter sur le cap Diamant par l'Anse-au-Foulon. Son jeune et nouvel ami britannique l'a alors contemplé avec un sourire de bonté que le jeune traître avait rarement vu, et l'a presque embrassé en l'assurant que dans deux ou trois jours, il le ferait chercher à travers la ville pour lui remettre sa récompense. Ils allaient escalader la falaise dans une ou deux nuits.

L'aubergiste s'était approché de leur table.

- Traître! Vendu de mes deux... Tu étais prêt à trahir le pays!

Claude s'est levé, terrifié.

- Mais non, a-t-il dit hors d'haleine, je vais de ce pas avertir Montcalm de changer le mot de passe... Et nous

tuerons les Anglais l'un après l'autre, quand ils monteront la falaise!

Il n'a pu continuer. Les hommes pouffaient de rire, le pointaient du doigt, comme s'il était le fou du village. L'aubergiste, le premier, est revenu à lui pour lui demander si Marie ou Hélène ne lui avait rien dit, quand il était arrivé durant la nuit... Mais non. Quand les Anglais l'avaient débarqué sur un des quais, il faisait déjà noir. Le long du port, il n'avait rencontré personne, et il s'était dirigé vers l'auberge dont les filles lui avaient parlé...

- Et ce matin, dans leur entrepont ?

- Je leur ai tout raconté, comme à vous. Elles m'ont dit qu'elles me reverraient, après ma visite chez Montcalm.

- Il est mort, Montcalm.

- Mort ?

- Et les Anglais ont monté le sentier de l'Anse-au-Foulon, la nuit même où tes charrettes s'enlisaient...

- ...*Dans un chemin montant, sablonneux, malaisé, / Et de tous les côtés au soleil exposé...* a continué d'Étambault,

citant on ne savait quel comptine qu'il avait dû apprendre durant son enfance.

Claude n'en pouvait mais! Trompé par les Anglais qu'il croyait duper et par les deux filles qui disaient l'aimer. De ces amours hasardeuses, il s'en remettrait, parce qu'il aimait les femmes; il ferait avec, comme on dit. Mais son ruffian d'Anglais ne l'emporterait pas en Paradis! Il a boutonné sa chemise, remonté l'escalier quatre à quatre et il est redescendu avec un petit baluchon, au bout du bras gauche. Il a demandé combien il devait pour sa nuit. L'aubergiste a marmonné que c'était arrangé avec Marie. Hughes Nadeau lui a demandé où il s'en allait, ce qu'il pensait faire. Claude n'a regardé personne et il est disparu, en disant qu'il allait tuer des Anglais.

Comme on s'en doute, un moment de silence s'est ensuivi, vite oublié par d'Étambault qui a recommencé avec son Anse-au-Foulon. Ils avaient crié le mot de passe. Ils avaient crié France. Les Anglais savaient le mot de passe. On avait été trahi. Mais comment était-il Dieu possible qu'ils aient été cinq mille à le dire, cinq mille, l'un après l'autre? On disait même qu'ils avaient été huit mille à le répéter à la sentinelle.

Nadeau s'est opposé à une pareille interprétation. Ce n'était pas ainsi que ça s'était passé. Ils n'avaient pas dit le mot de passe cinq ou huit mille fois. C'était aberrant. La sentinelle l'avait entendu une fois et elle avait continué son tour de garde, pendant que les cinq ou huit mille soldats étaient montés par le sentier de montagne.

- Mais on est en guerre. Ce n'est pas normal qu'elle n'ait pas entendu tout ce monde qui gravissait en ahanant la falaise.

- Mais c'était la nuit ! Et des vivres devaient arriver par bateau dans le plus sombre de cette même nuit, au milieu des brumes de septembre...

- C'est cela, a dit d'Étambault, comment n'y ai-je pas pensé! Mais c'est la chose la plus évidente au monde, qui devrait me crever les yeux, n'est-ce pas ? Pauvre imbécile que je suis! Mais oui! Les Anglais s'étaient promenés sur le fleuve toute la journée et la nuit arrivée, les sentinelles étaient persuadées que tout ce boucan était fait par nos propres bateaux pleins de vivres qui tout à coup trouvaient le chenal libre, comme par miracle! Envolés, les bateaux anglais. Disparus, les ennemis. Il faisait nuit, monsieur! La belle excuse. La belle affaire. La Nouvelle-France entière n'a pas vu les mouvements

de l'ennemi. Il faisait nuit, monsieur! Ils n'oseraient jamais, ces bons Samaritains d'Anglais, nous envahir pour de bon! Mais c'était qu'il faisait nuit, monsieur! Imbéciles comme nous l'avons toujours été, nous avons cru que l'armée du Pharaon nous laisserait une chance ou le choix des moyens. Nous sommes dérisoires, monsieur. C'était que c'était la nuit. Suffit! J'ai dit. Et il a lancé à la cantonade, qu'il attendait toujours ses oeufs.

Nadeau a osé dire que nous ne pouvions pas savoir, et même précisé que la sentinelle n'avait pas que ça à faire, garder un sentier escarpé. Elle devait faire son tour de garde. Mais elle gardait un territoire en guerre, de s'emporter d'Étambault. Ils avaient tout brûlé en amont. Est-ce qu'on s'attendait à ce qu'ils avancent la torche à la main, pour qu'on les abatte un à un du haut des murailles ? Comme des poulets ? Mais oui, c'est vrai, c'était la nuit. Est-ce que monsieur le barbier en chef voudrait écouter la triste réalité ? On savait avancer, on savait attaquer, mais on était incapables de se défendre. Et il en a remis. Ce n'étaient pas les habitants, qui étaient les paysans, mais ceux de là-bas, et ces marquis et ducs de son cul. Il ne fallait surtout pas, crime de lèse-majesté! les accuser d'avoir laissé une armée entière, car c'était la nuit, monter par un sentier escarpé pendant au moins cinq

mille secondes, s'ils étaient bien cinq mille - et cinq mille secondes, cela fait quatre-vingt-quatre minutes ou une heure et 24 minutes - jusque sur les plaines où ils ont attendu, transis de froid mais bienheureux, que l'aube se lève. C'était abominable! L'abomination des abominations. Nadeau essayait de le calmer. Les responsables n'étaient pas seulement ceux du royaume. Vaudreuil, le gouverneur, était né au pays, tout comme eux, comme les miliciens, comme les tribus indiennes...

- C'est Montcalm qui décidait tout, a décidé derechef d'Étambault.

- Mais il est mort, a répliqué Nadeau. Respectons les morts.

- Wolfe aussi, est mort. Mais en vainqueur. Respectons les vainqueurs. Nous avons toujours adoré les vainqueurs, et encore plus quand nous sommes leurs vaincus!

Sur ce, les oeufs sont arrivés sur un plateau porté à bout de bras par l'aubergiste. Ils les ont mangés, avec les oeufs du pauvre otage qui avait été berné par les nouveaux maîtres, et s'était déjà enfui dans le pays conquis.

Mais qui a dit que James Shadwell a été tué dans le port
de Québec ?

LES CHOUX VERTS

Claude était donc parti tuer des Anglais. Facile à dire, car il l'avait bien dit, mais plus embêtant à réaliser si à la Milice des habitants on n'avait jamais entendu parler de vous. Où s'était-il enfui ? On a voulu retrouver ses traces. Aux dernières nouvelles, il était retourné près de Charlesbourg; on l'avait aussi aperçu, encore plus à l'est de Québec, dans les environs de Saint-Joachim ou ce qui en restait après les incendies britanniques. Une chose certaine, il n'avait pas remis les pieds dans l'île d'Orléans. Son frère aîné avait été catégorique.

Il a été longtemps difficile d'en savoir plus sur ses allées et venues. Si on s'aventurait dans cette région, habitée presque exclusivement par des femmes, on devenait vite conscient qu'on n'apprendrait rien d'intéressant ou de précis sur ce jeune homme. Elles opposaient aux questions de longues palabres qui procuraient une vision étrange, et troublante, de ce monde où Claude cherchait à se dissimuler, sinon à s'égarer. On ressentait de l'inquiétude, une sorte de dépaysement. On arrivait même à douter de l'utilité de ses démarches. Mais les voies de Dieu sont impénétrables.

Et l'enquête criminelle n'avancait pas pour autant.

Et l'on n'entend plus que l'ennuyeux discours de gens qu'on a jetés hors de leurs maisons. Les soldats de la milice, et les Français, et les Anglais, avaient vidé leurs greniers, leurs hangars; ils étaient revenus pour savoir s'ils avaient d'autres réserves dans une cache, un sous-bois, dans l'érablière ou la cabane à sucre, tout au bout de la terre...

Tout à coup, un chariot est apparu, tiré par deux chevaux fringants. Il débordait de choux verts. Quand il s'est arrêté, il est disparu sous les chevelures, les jupes et les robes des femmes qui l'ont vidé et ont eu le bonheur de trouver en-dessous des choux trois gros vaisseaux en fonte noire. Elles ont ordonné au conducteur d'aller les remplir deux arpents plus loin dans le ruisseau, et elles ont préparé un grand feu. Quand le charretier, Claude Plante, est revenu avec les vaisseaux débordant de l'eau du ruisseau, elles y ont plongé les choux déjà épluchés et déchirés en quartiers, et pendu les grandes chaudières à des crémaillères, venues on ne sait d'où. Un seul incident. L'une des femmes avait interdit qu'on mette les choux dans le troisième vaisseau, avant que l'eau ne bouille, parce que c'était sa façon, et la meilleure, et

quant à faire, pourquoi ne pas comparer quand l'occasion se présentait. Elles ont donc attendu autour du dit vaisseau que l'eau se mît à bouillir, avant d'y lancer d'une main forte et sûre les choux qui faisaient, en y plongeant, de grandes éclaboussures brûlantes, et joyeuses.

Claude n'a jamais dit d'où il tenait ces choux. Il s'était fait des amis qui connaissaient des amis qui vivaient dans des trous perdus que les soldats n'avaient jamais découverts, et qui avaient eu la bonté de l'y mener. Et il s'en est retourné aussi vite qu'il était arrivé, avec ses chevaux fringants et sa charrette bringuebalante qui était bien, avec ses quatre roues, un chariot, quand une charrette n'en aurait eu que deux, a protesté une des sorcières du fond des bois.

Une rigolotte, qui balayait sans arrêt l'escalier en le montant et en le redescendant, s'est éclairci la voix avec un bruit de gorge et elle a annoncé comme une grande nouvelle que ça ne faisait pas deux jours qu'elle était rentrée dans sa maison, dont seule la cuisine, sur le bas-côté, avait été brûlée, que des soldats du roi de France, par des chemins tordus et interdits à l'armée au nord de Québec, étaient venus fouiner chez elle, en se donnant

l'air de chercher quelque chose de mystérieux ou de pas catholique qui aurait traîné sur ses tablettes, dans sa cave ou au frais dans la glacière. Eh! bien, elle les avait laissés fouiller, sachant bien qu'ils fouillaient pour du lard, et que du lard, il n'y en avait nulle part. C'en était presque un plaisir, de regarder ces grands gaillards chercher quelque chose qui n'existait pas, et les voir repartir bredouilles. C'était sa façon à elle, de se venger de l'intendant Bigot, de l'armée, de tout et de rien. Et elle a recommencé à balayer son escalier.

Après quelques secondes, une femme qu'on ne connaissait presque pas, s'est demandé en soupirant si leurs parents, en arrivant au Canada, avaient trouvé ce qu'ils cherchaient.

- Du moins, on a encore nos terres sous nos pieds, a répondu Françoise.

Alors, Isabelle a raconté que le beau Claude, qu'on voyait passer par la fenêtre avec sa charrue, parfois se demandait si les habitants, avec leurs femmes et leurs enfants, ne devraient pas partir, un bon matin, par les chemins de traverse, par l'intérieur des terres, et s'en aller plus au nord, plus à l'ouest; ils auraient le temps avant l'hiver, qu'il disait, de se faire des abris, monter

des tentes, comme les Sauvages, et ils chasseraient, pêcheraient, et au printemps, laboureraient, couperaient des arbres, se construiraient des maisons; ils seraient si loin que les ennemis n'auraient pas l'envie d'aller faire du commerce avec eux. Personne n'a voulu commenter. On s'est peut-être regardé du coin de l'oeil, mais on a continué à tricoter. L'une a pourtant dit que c'était curieux, les hommes voulaient toujours aller plus loin.

Il s'est avéré, cependant, durant les mois qui se sont succédé entre la défaite des Plaines d'Abraham et la prise en tenailles de l'île de Montréal, un an plus tard, en septembre 1760, que les femmes de la zone soumise sont restées en effet dans leurs cabanes ou leurs maisons rafistolées avec ou sans les hommes, mais il s'est aussi avéré que plusieurs choses ont fini par être bien comprises, à force d'être dites et redites au cours des assemblées, durant les *bees* pour les labours, les semailles, les reconstructions, les nettoyages ou tout simplement les mariages et les enterrements. On a appris petit à petit qu'au bout du rang, les gens vendaient leur blé à des Anglais de Québec qui les payaient en bel argent sonnante, ce qui était à souligner d'un gros trait ou d'un regard d'envie.

Au pays de la petite Nouvelle-France qui s'annonçait, les Français payaient les biens meubles et immeubles, et les denrées périssables, avec du papier, ce genre de chèque qui promettait de l'argent dûment fixé et comptabilisé sur ce document, mais dont on ne voyait la couleur nulle part. Il s'agissait pour faire plus court, de billets au porteur dont personne ne voulait. Ces avances sur billet n'étaient jamais honorées en bel et bon argent, et il n'était plus possible, riche ou non, de payer avec de l'or, des rubis ou autres pierres précieuses qui étaient disparus en vitesse, sinon en catimini, sur les navires qui avaient vogué vers la France, à la fin de la saison. Si Québec, en effet, restait surveillé, il y avait des ports dans le bas du fleuve qu'on rejoignait par voie de terre, à cheval ou même à pied, avec les bons services des coureurs de bois, et d'où on pouvait mettre à la voile vers la sécurité. Françoise et Isabelle avaient appris ces entourloupettes par le beau Claude qui, c'était curieux, avait de plus en plus d'amis un peu partout, c'étaient des femmes, des hommes, c'étaient des miliciens, c'étaient des soldats français, c'étaient des soldats anglais qui parlaient français. Il avait maintenant seize ans, et s'était bâti un réseau pas possible à décrire, et presque impossible à comprendre. S'il était revenu en colère contre les Anglais

qui s'étaient moqué de lui, quand on l'avait fait prisonnier, il avait aussitôt après, comme par enchantement, mis le cap sur l'aventure et le bonheur de connaître mer et monde. Il connaissait en effet autant les capitaines que les matelots ou les mousses sur les bateaux anglais ou français qui faisaient la navette de port en port, dans des virées nocturnes, qu'il ne racontait à personne, mais que de bonnes âmes colportaient pour son bien, et le nôtre. Il avait ainsi dans les poches, assez souvent, de ce bel argent sonnante qui lui avait permis d'acheter des chaussures à la famille du troisième rang.

La nuit allait tomber. Les femmes retournaient chez elles, en parlant des anciens hivers et de ce premier hiver qui les attendait en zone occupée. Il était même commencé. C'était la première fois que les ports de mer étaient fermés depuis l'automne.

- Qui t'a dit ça ?

Personne ne lui avait dit ça, mais cette fermeture des ports lui paraissait la logique même d'un ennemi qui veut affamer un pays. Il n'en restait plus que trois dans le groupe. Elles habitaient au bout du troisième rang. La veille, un de leurs hommes, revenu de l'hôpital de Québec depuis à peine trois semaines, avait bouché les

trous du toit avec des branches de sapin bourrées de glaise.

- Mais où a-t-il trouvé sa glaise ?

- Mais c't'affaire! Dans le ruisseau, au bout de la terre.

- C'est vrai. J'oubliais la glaise du ruisseau.

- Mais la glaise n'est pas du lait pour les enfants.

La troisième leur a demandé si elles savaient que le petit garçon de leur voisine, celle du rang quatre, était mort. Le matin même.

- Et le beau Claude est encore parti faire une virée, j'imagine, a dit la première.

- Courir la galipette...

- C'est de son âge.

- Ça dépend où il va, et avec qui...

Claude était reparti avant la nuit.

LE FACTOTUM DE MONSIEUR DE BOURG

La neige tombe entre les murs encore debout d'une maison bordant le cimetière et une église. À la fenêtre d'une autre habitation, apparaît une ombre. Québec, ville occupée.

Un cheval. Le cavalier saute de sa monture, dans la cour du logis, sous la fenêtre où l'ombre d'un homme est apparue. Sa cape noire, soulevée par le vent, en gentilhomme alerte, pressé, qui voudrait rester invisible, il attache les guides à un anneau. Avant de s'engouffrer sous une arche, il se retourne et salue en français la sentinelle britannique. Nous reconnaissons Claude.

Il monte à l'étage, longe un couloir, passe devant une rangée de portes d'où parvient une rumeur de voix. Des voix de femmes. Plus loin, après avoir laissé sa cape et son chapeau sur un fauteuil, il entre dans une pièce où l'attend un homme en manteau blanc, chaussé de bottes, beaucoup plus hautes que celles de Claude qui serait son secrétaire ou son factotum.

Aucune lampe n'est allumée sur le bureau aux pattes incurvées. Une lumière orangée enveloppe les deux foyers où brûlent des bûches d'érable.

Des chants d'actions de grâce montent de la chapelle où les religieuses remercient Dieu. Un officier noble de l'armée française habite sous leur toit, au beau milieu de Québec, occupée par une armée d'au moins sept mille hommes. Pour assurer son immunité auprès de Murray, le commandant britannique, on a prétexté qu'il est le chargé d'affaires de la communauté.auprès des autorités religieuses, les soeurs cloîtrées ont invoqué le droit d'asile qu'elles se doivent d'accorder à un défenseur de la colonie consacrée à la Vierge, à Joseph, à sainte Anne, à saint Joachim et à leur descendant direct, Jésus-Christ, le fils de Dieu.

Cela paraît invraisemblable en temps de guerre, mais les communautés de femmes ont toujours eu la main heureuse, pour garder secrètes les plus abracadabrantes situations, surtout celles qu'elles forgent de toutes pièces. Le plaisir qu'elles y trouvent, elles le subliment sous la gouverne de leur mère abbesse dans leurs chants d'actions de grâces.

Deux grandes portes ornées de dorures séparent cette salle de l'autre, d'où parviennent des bruits de voix. Le seigneur, dès qu'il aperçoit son homme de confiance, lui demande de faire entrer les femmes. On ne les entend

plus parler. Il ouvre les portes, et elles reculent en sursaut. Elles s'étaient approchées pour écouter.

Le seigneur leur fait signe d'avancer dans la chaleur de ces bûches d'érable se consumant à grand feu, pendant que trois valets apportent des chandeliers. Ils en déposent un sur le bureau et les deux autres sur le rebord de fenêtres à larges carreaux.

Il n'y a ni chaises, ni bancs, ni fauteuils dans cette salle des fêtes. Les femmes se dirigent vers les croisées pour s'y appuyer, s'y asseoir, ce qui provoque un mouvement de surprise, mais on temporise. Le jeune Claude, dont la démarche et l'allure se rapprochent de celle d'un automate, soulève un peu les bras, qui forment une sorte d'arrondi, et d'un doigt, il pointe les chandeliers déposés dans l'embrasure des fenêtres vers le bureau, pour que deux valets les apportent près de l'autre qui y trône déjà. C'est contre ce bouquet de flammes mouvantes que le maître des lieux commence sa palabre, le pied droit posé devant l'autre, ce qui fait ressortir son genou sous l'arrondi d'un haut-de-chausses des plus simples, en satin blanc. Dans sa main droite, une paire de gants, qui donne l'impression qu'il doit sous peu se rendre où son devoir l'appelle. En les enlevant, il assurait ses invitées qu'il a

interrompu pour elles un voyage dicté par ses fonctions. On ne saura jamais assez le langage des gants. Et pour affirmer son désir de rester parmi le peuple, il enlève son tricorne et le laisse retomber sur la main tendue d'un Claude méconnaissable, toujours égal à lui-même.

L'homme en blanc, tête nue, s'apprête à parler. Une femme, suivie de quelques autres, s'est assise sur le parquet. Il s'en faut de peu que la surprise ne se transforme en stupeur, mais le sourire, apparu sur la figure auguste, calme les esprits. Claude en profite pour inviter les trois valets qui se sont retirés près de la porte d'entrée, à venir le rejoindre et se tenir comme lui, un peu en retrait, à gauche de l'orateur, mais assez près des femmes, pour suggérer la façon de se comporter devant un personnage qui porte une cape, des gants à la main et des bottes étincelantes, surtout celle qui monte jusqu'au genou saillant sous le satin blanc.

Il remercie ses invitées de s'être présentées de façon clandestine, seules ou par groupes de deux, aux différentes portes du couvent et à des moments divers, entre la sixième et la septième heure, pour ne pas alerter quiconque sur le caractère exceptionnel de ce rendez-vous qu'il qualifie d'une importance militaire. Le pays

est en guerre depuis quatre ans, une guerre le chevauchant à la façon de ces cavaliers de l'Apocalypse répandant la terreur sur ces gravures imprimées dans les non moins atroces colonies protestantes.

Nul ne bouge dans la salle des fêtes. Les chants d'actions de grâce se sont tus. L'évocation de l'Apocalypse élève toujours l'esprit au-dessus de malaises corporels, comme la faim, la pauvreté ou le désarroi. Comment s'abandonner au désarroi, quand depuis quatre ans les femmes, leurs époux et leurs fils ont su combattre des armées venues de presque tous les coins des horizons ? À la mention des quatre coins de l'horizon, Claude écoute son maître avec encore plus d'intérêt.

Ce garçon qui, le 15 ou 16 septembre, quittait l'auberge du port pour aller tuer des Anglais, se serait donc retiré en un couvent pour se consacrer au service d'un noble, au point de vibrer à ses images audacieuses. Qui l'aurait convaincu qu'il valait mieux maîtriser son esprit et couvrir sa chair de son âme, que de conquérir l'univers par le meurtre et les passions impures ?

Une des invitées a chuchoté quelque chose à sa voisine. On se tourne vers elle. Claude dépêche un valet vers la fautive. Tout rentre dans l'ordre.

Que ces armées ennemies surgissent au sud, sur les rives du lac Champlain, ou du côté du soleil levant, sur les bords de l'océan, ou au sud-ouest, dans les marches du lac Ontario, la Nouvelle-France et ses milliers d'habitants ont guerroyé contre elles et les ont contenues pendant des années hors de leurs frontières, les plus vastes d'Amérique, des frontières inimaginables en Europe. Ils ont tenu en respect les plus cruels et les plus voraces des ennemis, que ce soit au fond des bois ou aux sources des fleuves les plus lointaines.

C'est du dernier rang des volontaires que la même voix se demande ce qu'on peut bien faire ici dans un décor de chapelle ?

- Une chambre ardente, dit une autre.

Et s'adressant à Claude, lui qui connaît tout et ouvre les portes du monsieur, elle le met en demeure de leur dire la vérité.

L'orateur disparaîtrait volontiers dans la tempête qui commence à faire rage autour du couvent. Qu'il paraisse ennuyé, est le moins que l'on puisse dire. Mais cette interruption a été faite par la belle Hélène du ravitaillement. Le beau Claude a tendu la main droite

vers le groupe, veut répondre à la belligérante, quand l'homme en blanc reprend sa composition, et la parole. Dans l'urgence que le pays connaît depuis septembre, sinon depuis le début de l'été 59, il est possible que les raisons de convoquer cette petite convention n'aient pas été clairement exprimées. Les services de la poste fonctionnent très mal; les imprimeurs manquent de papier et l'administration, d'argent sonnante pour jeter par écrit ses projets face à l'état alarmant de la colonie et en distribuer copie à ses commettants. Les membres du clergé ont déjà été convoqués et on a cru utile, et bon ou du moins souhaitable, de rencontrer les femmes qui durant le siège, durant la bataille et dès le début de l'occupation ont montré un esprit d'entreprise et une efficacité inégalés, sinon inégalables.

- On sait ça, monsieur le seigneur, l'interrompt la belle Hélène Je ne veux pas d'oraison funèbre, mais savoir ce qu'on va devenir dans le ravitaillement. En plus de travailler pour l'armée française dans les paroisses du sud, il faut négocier, ici, avec l'armée anglaise.

- J'y arrivais, madame.

- Je suis une demoiselle, monsieur. Et je voudrais aussi savoir ce que le beau Claude fait ici... On le connaît bien, nous autres, vous savez.

On applaudit, on rit, on saute presque de joie. On ouvre même une fenêtre, et un bon vent froid s'engouffre dans la salle avec un morceau de nuit et des flocons de neige affolés. On sent un souffle de liberté. Reviendra--t-elle? En tout cas, c'est un soupir de soulagement, et les bougies s'éteignent, sauf une.

Les valets se précipitent. Ils trouvent de longues mèches, dissimulées on ne sait où dans la nudité de ces murs ou dans une de leurs poches secrètes, les plongent dans le ronflement des foyers et rallument déjà les quatorze bougies soufflées par la poudrerie. On a refermé la fenêtre, dans un déferlement de jupes gonflées et rabattues, de coiffures échevelées et rajustées, avec à la fin un grand éclat de rire dont Mozart, on me l'a confirmé, s'inspirera dans moins de trente ans pour une scène des *Nozze di Figaro*. Mais Claude en a profité pour déguerpir! Son patron en est le premier surpris; on l'en a averti, un sourire en coin. Il tient quand même à témoigner de ce que fait ou trafique dans son entourage le garçon des charrettes et de la bataille de Montmorency.

Il est le plus serviable des serviteurs. Il ne peut en dire plus; il mettrait en danger sa sécurité.

- Il fréquenterait les quartiers de Murray, la nuit de préférence, comme s'il était chez lui, susurre la belle Hélène.

Le seigneur ignore de telles intelligences avec l'ennemi. Ce jeune homme, depuis bientôt deux semaines, fin décembre, rend de grands services, autant pour bonifier les relations entre les militaires et l'intendant Bigot, là-bas, dans l'île de Montréal, que pour l'approvisionnement privé des couvents qui sont une terre d'asile pour les personnages dévoués à l'avenir de la Nouvelle-France. Il a aussi facilité la tenue de cette rencontre que nous devons maintenant mener à son terme.

Sur ce, monsieur de Bourg, c'est son nom, fait passer ses gants dans sa main gauche, tout en rapprochant de lui son tricorne où dégouttaient quelques bougies. Quelques femmes changent de place; certaines se remettent debout, et plusieurs se résignent à s'asseoir par terre.

Dans un débit un peu plus rapide, leur hôte, la mâchoire tendue, le front ridé par la volonté évidente de dire tout

ce qu'il s'est proposé de dire - nous le savons déjà, mais je dois aussi accomplir mon devoir d'écrivain public - monsieur de Bourg nous replonge avec lui au fond des bois et sur les hauteurs des fleuves et des rivières où les habitants de la Nouvelle-France ont tenu en respect les plus cruels et les plus voraces des ennemis. Ils ne l'ont pas fait sans le soutien, oh! combien insigne, du roi de France qui a délié les cordons de sa bourse sans compter, mais à l'aune de ses moyens. Il en était ainsi pour la victoire de Carillon que la Nouvelle-France et la France doivent à Montcalm, à ses généraux, à l'armée du roi comme aux miliciens, les maris, pères et fils des femmes les plus avisées de la colonie qui, rassemblées, là, devant lui, l'honorent de leur présence. De telles victoires, de tels efforts surhumains, il faut en perpétuer le souvenir, pour qu'ils établissent des valeurs impérissables qui permettront au pays de gravir les degrés de la victoire suprême.

Des femmes se regardent, lèvent les yeux au ciel et font signe à deux ou trois, assises contre les fenêtres, d'en ouvrir une autre. Les trois valets, d'un seul coeur, les en délogent, avant qu'elles s'exécutent, et se postent près des croisées d'où l'on voit toujours, et sans fin, virevolter les flocons de neige.

- Que faire ? me direz-vous.

- Nous y voilà, soupire la belle Hélène, à moitié couchée sur Marie qui fixe le vide.

En janvier de cette année 1760, les femmes et les hommes de la colonie puiseront leurs forces dans un certain orgueil, comme dans l'assurance et la jactance que ne peuvent pas ne pas leur procurer leurs victoires passées. Tout comme on répète dans la colonie le *Souvenez-vous* à la bienheureuse Vierge Marie, il faut se souvenir à tout moment de ces victoires remportées dans les chardons, les fardoques et les marécages. Sans sacrifice, nulle victoire, et la victoire signifie sacrifier à nouveau ses passions et son bonheur sur un autel, l'autel de l'orgueil de Dieu. Sans orgueil, aucune victoire n'est possible...

Hélène n'en peut plus. Il faut qu'elle se dégourdisse les jambes. Elle s'est relevée et approchée d'un valet. Pendant que l'orateur empile l'orgueil de Dieu sur l'orgueil de leur empire d'Amérique, elle tourne autour du garçon et lui chuchote à l'oreille qu'elle aimerait savoir où un si bel homme lui mettrait son bel orgueil. Il rougit, pendant que l'héroïsme des habitants se marie à leur résistance opiniâtre, pour conjurer le mauvais sort

qui s'abat sur la colonie, et pour enflammer à nouveau leur vaillance.

- Vive la Nouvelle-France! s'écrie Hélène, le nez et la bouche à deux doigts de ceux du beau valet.

Toute la compagnie se lève d'un seul bloc. Le grand homme parle de la vaillance de leurs enfants... *Vive la Nouvelle-France et nos enfants!* crient les femmes. Il parle de la vaillance des soldats français... *Que vivent les soldats français!* reprennent les *ravitailleuses*. Il y ajoute la vaillance du roi, à qui l'on souhaite à son tour une vie et une vaillance éternelles.

Hélène a changé de valet et mis la main sur sa vaillance personnelle. Il en perd l'équilibre et pour ne pas tomber, tend le bras derrière lui, touche l'espagnolette qu'il tire ou tourne en se redressant... La fenêtre s'ouvre dans un vent d'espérance et de vaillance, pendant qu'une bordée de neige forme dans la salle une énorme spirale et retombe en dansant sur le parquet. Les bougies s'éteignent.

- *Vive le vent, vive le vent, vive le joli vent,* s'exclament et chantent en chœur les femmes et quelques filles de mauvaise vie tournant autour des valets, déjà hors de

portée, en train de refaire le miracle des mèches, cette fois dans les braises, car depuis le temps que parle le maître des lieux, les bûches ne sont plus que braises rougeoyantes.

Et c'est le coup où il perd patience, mais sa colère s'abat sur les bûches qui vont manquer... Il est évident qu'il en manque, non ? Qu'on aille en quérir une brassée et ramener ce drôle, ce beau Claude qui devait être là, depuis belle lurette!

Au nom de Claude, la curiosité des femmes l'emporte sur leurs plaisirs au vent d'hiver. Elles se taisent, referment la fenêtre et se rangent encore mieux au milieu du salon double, sous le linteau des grandes portes. Les bougies sont déjà rallumées; on en remplace deux ou trois; et monsieur le factotum entre, une serpillière à la main. On aperçoit derrière lui la coiffe d'une religieuse; elle s'éclipse aussitôt. Hélène et Marie, prenant en pitié leur ancien amant, lui enlèvent en souriant le paquet de cordes tressées à la va-vite, nattage acceptable en zone occupée, et essuient l'eau que la neige a laissée sur le parquet. En somme, ce n'est rien, tellement rien, que leur noble hôte, qui les préfère ainsi, continue à discourir, tout en se

faisant un point d'honneur de répondre enfin à leurs questions.

Il voit autour de lui, non seulement les femmes qu'il a convoquées, mais l'armée, les miliciens canadiens, les soldats français, les généraux, les représentants du roi, qui réclament à haut cri les secours nécessités par la guerre. Et ça continue. Leur pays...

- Ce n'est pas le vôtre ?

Inutile de commenter. Ça continue. Le Canada, la Nouvelle-France, est menacée de trois côtés. La ville de Québec est tombée aux mains des Anglais. Les forts du lac Champlain, défendus pied à pied devant les forces des colonies de Londres, se retrouvent évacués, occupés, et enfin retranchés de leurs frontières qui sont elles-mêmes, hélas! disparues.

Ces précisions politiques et militaires deviennent incompréhensibles, même pour les habitantes d'un pays dont elles annoncent la perte. Les Français se sont toujours occupés de ça, et on leur a laissé tout ça. Ça devient d'un tel ennui! Heureusement, des valets qu'on n'a pas encore vus, et qui portent des casques de fourrure, entrent sans frapper, sans saluer. Ils apportent

des brassées de bûches qu'ils étalent sans façon devant les foyers, et cela fait comme le bruit du tonnerre qui roule de l'autre côté des montagnes, en plein été.

Pendant que Claude et un valet rallument les feux, c'est la porte de l'ouest, le fort Niagara sur les rives du lac Ontario, ce fleuron des avant-postes français qui, après des mois de défense héroïque, passe lui aussi, à travers les lèvres serrées du seigneur, sous la fêrule des envahisseurs qui les menacent maintenant dans ces forts lointains, et ici même, dans la capitale, dont la forteresse a été arrachée à leurs mains ensanglantées. Ce disant, il remet ses gants dans sa main droite.

Il se tient un instant, silencieux, encore plus droit devant elles. La vérité sortira enfin de sa bouche. Claude, sentant l'imminence de la foudre qui tomberait au milieu des femmes, lève le bras, pour demander un répit à son Excellence. Il ouvre la porte de service, par où il était entré, sorti et revenu, par où la serpillière et les bûches avaient fait leur entrée, et apparaissent des religieuses faisant glisser sur le parquet, tellement elles paraissent légères, trois tables chargées de branches de sapin, de petits pains fourrés à la crème arrosée de rhum, de gâteaux de blé d'Inde et des crêpes baignant dans le sirop

d'érable, avec cuillères, serviettes de coton, de lin et de soie brochée. On applaudit, et les révérendes mères s'éclipsent.

Son Excellence remercie ses hôtes, les dames du ravitaillement, d'avoir apporté ces mets gracieux, pour remercier les religieuses et lui-même de leur offrir l'asile pendant ces quelques heures, et Claude les invite à s'approcher. On les regarde tourner autour des tables dressées, éclairées par les chandeliers qu'on y a transportés. Mais il arrive une chose étrange. Elles ne touchent à rien, et retournent à leur place. Après un autre moment de stupeur, l'envoyé du roi tire parti de ce camouflet.

Il sait tout comme elles, devant cette épée de Damoclès, devant ce trident d'un Neptune affamé, que leurs familles devront encore loger et nourrir l'armée du roi, vêtir ses soldats, ses officiers, ses généraux et payer leurs armes, pour qu'ils deviennent les égorgeurs des suppôts de William Pitt, le satanique. Il lit une détermination courageuse dans le mépris qu'elles manifestent devant les douceurs qu'elles ont pourtant elles-mêmes préparées. Elles revendiquent de plus grandes privations,

convaincues que seules des douleurs ravivées planteront dans le coeur du pays la semence des victoires à venir.

Il serait malhonnête de nier que les femmes ne s'attendaient pas à ce que l'homme en blanc tire à son profit leur refus de toucher à leurs propres *douceurs* qu'elles avaient apportées en signe de bonne volonté. Mais elles restent de glace devant son interprétation méprisante et sadique de leur fierté. Ce qui n'empêche pas le seigneur et maître de déceler dans leurs yeux hagards, la preuve que les dernières forces de la colonie naîtront du désespoir, tout comme les forces d'un soldat moribond se révèlent les plus héroïques, et les plus mortelles pour l'ennemi.

- Oui, dit-il, le désespoir sauvera la colonie sur le point d'expirer, et elle se relèvera de ses débris.

D'un signe, il renvoie aux cuisines les tables chargées de victuailles, d'un deuxième, il ordonne à Claude de vérifier si quelqu'un écoute derrière la porte de service, et d'un troisième, il anime les valets qui entrouvrent tout au fond d'autres portes, pour voir si un individu louche, et anglais, ne se serait pas insinué dans ce havre de paix. Les portes refermées et cette fois, à clef, il s'approche du groupe et d'un ton convenant à un conciliabule militaire,

il leur confie l'intention du général Lévis de reprendre Québec, un dessein comparable aux gestes antiques mémorables.

Ses airs de conspirateur ne peuvent expliquer le calme qui règne tout à coup parmi les femmes. Ce n'est un secret pour personne, que l'espoir et même la préparation d'une revanche française sont dans l'ordre des choses. Cependant, en apprenant une volonté réelle, chez les chefs militaires, de reprendre les choses en main, leur attitude se transforme du tout au tout et, Dieu sait pourquoi, elles se mettent sur trois rangs, comme elles le feront dans les siècles à venir devant monsieur le curé, en allant au catéchisme.

Son Excellence en perd presque la parole. Ce calme l'étonne. Il s'en croit le responsable, et reprend de l'autorité. Ses gants change encore de main et il se lance dans un éloge des habitants et des coureurs de bois. L'appui qu'ils donneront au sursaut du général Lévis trouvera un écho à la cour du roi, écho lointain, mais un écho certain qui dès le printemps s'épanouira en un beau lys royal... Pendant ce léger florilège, il faut voir la figure de Claude qui découvre encore et toujours la puissance des mots ou confond leur miroitement avec les yeux des

femmes et des valets, brillant à travers leurs larmes, à la lueur des bûches en flammes et des bougies encore allumées.

Son Excellence fait une pause, et reprend sa phrase un peu plus haut, comme un canotier qui au cours de la descente d'une rivière s'arrêterait tout à coup, et se retrouverait d'un seul coup à la tête des rapides et recommencerait son combat avec les tourbillons jaunes et la blanche écume d'un cours d'eau royal. Son Excellence, d'une voix de plus en plus basse, redit que le sursaut de l'armée trouvera un écho éclatant à la cour du roi, un écho lointain, mais un écho certain qui dès le printemps s'épanouira en un beau lys royal au-dessus de Versailles dont, au Canada, sur les rives du fleuve géant, on ressentira la munificence et les multiples grâces à la vue des voiles qui apparaîtront dans le golfe, à la vue de ces voiles gonflées par un vent favorable, à la vue des voiles blanches de nombreux navires, des voiles hissées aux mâts des frégates d'où surgiront en grappes les têtes, les bras, les jambes et les bottes de soldats secourables venus de France, pour couvrir de leur ombre salvatrice les terres du Canada et les déposer à nouveau parmi les louis d'or et les écus du trésor royal!

La montée de l'envolée a fait oublier sa terrible chute économique et financière. Des applaudissements nourris éclatent de tous les coins de la salle des fêtes. Le sauveur de la colonie, dans son blanc costume, en oublie les secrets stratégiques et, ravi de rallier les femmes du peuple sous ses drapeaux victorieux, il les voit triompher, avec les hommes de la Nouvelle-France, des armées d'Angleterre et d'Amérique; il voit l'Anglais passer sous les fourches Caudines de la croix et de l'étendard du Roi, et l'armée, renflouée par de puissants secours, répandre ses fruits sur les cerisiers et les pommiers fleuris de la vallée du Saint-Laurent.

Une deuxième salve d'applaudissements repousse dans le vide l'écho des premiers et Claude devance le maître de céans en invitant les valets à rapporter le buffet dédié aux chargées des affaires du ravitaillement. Les tables se retrouvent dans la salle des fêtes, aussi chargées, décorées et odorantes que lors de leur triste sortie. Et qui, d'après vous, assuré qu'un miracle se produirait, avait eu la sagacité et la prudence de demander aux religieuses de ne pas les desservir ?

Les femmes s'en approchent, et hardiment, cette fois. Mais l'homme en blanc se permet encore quelques mots.

Mort aux courtisans de peu de foi, dit-il, courtisans sans souci qui arpentent les délices de leurs châteaux et pissent du vinaigre sur les pages blanches de nos neiges éternelles! Ce vinaigre en fait rire quelques-unes, en scandalise plusieurs, mais tout sera oublié dans ses dernières exhortations. Malgré l'Antéchrist britannique, il faut prendre Québec. La citadelle est déjà reprise. Il en a la ferme et royale conviction. Ils toucheront ensemble, de leurs mains gantées ou non, les secours royaux et bouteront l'Anglais dehors, pour réintégrer leurs saintes et originelles frontières, leur paradis, leurs jardins plantureux, jardins fleuris... Et enfin, risquant de gâter par son insistance ce qu'il a déjà obtenu, il compte sur leur silence, leur dévouement, leur renoncement au plaisir, au mal et à Satan, tout comme il s'attend à ce qu'elles soient reconnaissantes envers le roi des faveurs qu'il leur prodigue depuis les quatre ans que dure la guerre.

Ses dernières paroles sont couvertes par un seul souhait, sinon un ordre, qu'elles lancent d'un seul coeur et dans un ensemble parfait. À table!

Hélène n'attendait qu'un moment pareil, pour se précipiter dans les bras du beau Claude qui jette un oeil

sur son patron qui, le regardant à son tour avec un certain sourire, s'approche et leur suggère de ne pas oublier les croix qui jalonnent leur histoire. Conseil de convenance, ou jalousie ? Avant de quitter les lieux sans être vu, il émet pourtant un souhait à l'oreille de son serviteur émérite. Que la guerre ne leur amène pas sept ans de malheurs! Paroles qui s'avéreront prophétiques. L'histoire écoute aux portes. Les dés en sont jetés. Ce sera la guerre de Sept Ans.

Les femmes et les valets et les quelques violoneux qui entraînent dans la salle, n'ont pas l'esprit à la guerre. Pour eux, Québec est reprise, grâce aux assurances maritimes de Sa Majesté. C'est un fait. Un fait d'armes. Pour Claude, c'est une tragédie d'où il entend sortir vivant, et plus riche qu'un paysan de l'île d'Orléans. Les patronnes du ravitaillement, le lendemain, ne penseront pas autrement.

LES FEMMES ET LES FORBANS

En temps de guerre, on ne s'intéresse pas ou si peu, aux enquêtes criminelles. Ce roman, ou récit, est ainsi conforme à son contexte historique. On a cru que Claude était recherché pour le meurtre d'un James Shadwell, le 28 avril 1760, que les enquêteurs avaient dû remonter le temps jusqu'à l'arrivée des Anglais devant Québec, et malgré des indices possibles, mais peu probants, nourris qu'ils seraient par le titre même du roman, on se retrouve Gros-Jean comme devant dans une parodie historique qui frise la mystification. Bref, on n'y croit plus. Mais c'est le propre des crimes, et de leurs conséquences, de mener à des cul-de-sac. Il faut donc avoir foi en quelqu'un. Suivez-moi.

Vous vous souvenez de Marie ? Dès qu'elle avait aperçu Claude, tout en noir, comme un collégien, elle avait rongé son frein. Personne ne s'en était avisé, mais le désir s'était creusé dans son esprit, envahi de souvenirs. Elle avait vu naître des amours d'une nuit entre Hélène et ce gamin de quinze ou seize ans, on ne savait plus, disparu la nuit suivante à l'intérieur des lignes anglaises.

Cette histoire de captivité maritime l'avait laissée froide, mais aussi perplexe, d'autant plus qu'elle l'avait vu dans le port de Québec resurgir aux petites heures du matin, deux jours après la défaite, en jeune pirate, chemise ouverte, se prétendant le sauveur de la colonie, et que par la suite, elle avait entendu dire qu'il se cachait dans les bois avec des femmes de prière et de presbytère. Et voilà qu'il réapparût à la solde de l'un de ces onctueux aristocrates, qui commençaient ou terminaient à Québec leurs espoirs de faire carrière à Versailles. Quand elle l'avait vu ouvrir les portes, elle avait eu le sentiment qu'il entraînait dans sa vie pour de bon. Cela l'avait rongée durant le discours, et encore plus quand elle avait vu et su, ce qui s'appelle vu et su, que la belle Hélène frétille à la pensée de se replonger la tête entre ses cuisses. Au moment même où son fragile pirate, comme en deuil, avait indiqué aux valets, de ce geste las qu'elle avait remarqué chez les gens de salon, de reporter le buffet aux cuisines, elle s'était elle aussi éclipsée, l'air de rien, avec les tables.

Elle avait fui la salle des fêtes, ses flambées et leurs reflets sur les carreaux noirs des fenêtres, et elle était montée jusqu'au grenier. Au milieu des colombages, sous la partie du toit détruite par les bombardements et qu'on

avait tout juste refaite, elle attendait qu'il se passe quelque chose.

Dans les odeurs de bois neuf et l'humidité des murs de pierre, elle les entendait applaudir et crier. Elle devait redescendre pour les rejoindre, mais remettait ce moment à plus tard. Elle a réussi à ouvrir une des lucarnes où la neige avait presque bloqué la vue. L'air froid, et les flocons sur son visage, l'ont ramenée dix ou quinze ans en arrière, dans la grange, chez sa grand-mère, mais elle n'arrêtait pas de penser à Hélène et à Claude qui passeraient la nuit, elle l'aurait juré, dans leur entrepont doté enfin, lui aussi, d'un toit et de quatre murs, plus un réchaud à charbon.

Elle a refermé la lucarne. Quand elle s'est retournée, une religieuse attendait, un peu en retrait, debout au milieu des arches de bois qui soutenaient les toits. Étendue sur son lit dans sa cellule, elle avait entendu marcher au-dessus de sa tête, et elle avait désiré parler à cette personne qui montait, la nuit, sous les combles.

Elles se sont dit beaucoup de choses. Soeur du Mont-Thabor s'appelait aussi Marie et était entrée en religion il y avait à peine un an, quelques jours après avoir vu son dernier fils, à quinze ans, partir à la guerre sur la

grand'route. Quelques mois plus tard, ses cinq frères étaient tués par les soldats de Wolfe. Son récit venait d'un pays lointain, où les deux Marie ne pouvaient et ne voulaient plus aborder. Du moins, elles étaient à l'abri. L'une s'était consacrée à Dieu et à la Vierge; l'autre voulait refaire sa vie, loin d'un mari devenu coureur des bois, qui aux dernières nouvelles habitait sur les rives du Mississippi. Leurs histoires n'étaient pas très originales. Elles espéraient apprendre et dire autre chose, tout en ne sachant pas quoi dire de plus. On raconte que les habitants de la Nouvelle-France n'ont jamais trop su quoi dire, depuis cette heure où les deux femmes se sont retrouvées entourées d'un silence insupportable dans une soupenne aux senteurs de bois d'érable, ou de chêne. Surtout, il y avait ces chants, ces bruits de voix et de vaisselle qui leur parvenaient de deux étages plus bas. Quand c'est devenu intolérable, il s'est encore passé quelque chose. Elles ont entendu la voix d'Hélène. Elle montait la dernière échelle qui menait au grenier, sûre d'y retrouver Marie, comme à l'époque où elles avaient huit ou neuf ans et qu'elles venaient apprendre à lire et à écrire au couvent des religieuses. Claude la suivait.

Marie n'a pas suivi les amants réunis. La religieuse cloîtrée lui avait demandé si elle voulait bien, en son

nom, visiter sa mère quelquefois, et elle a décidé sur-le-champ, d'aller la voir en pleine nuit. Elle a dû penser que cette veuve, dans une rue du port, ne crierait pas au loup, si on frappait chez elle à pareille heure, et il faut signaler que la tempête était terminée, quand tout ce beau monde était sorti du couvent, et qu'y a-t-il de plus cristallin que des rues et des jardins couverts d'une neige lumineuse sous un ciel d'un noir plus profond que celui de l'obsidienne ? Les mondes habités et la voûte céleste vivent alors en harmonie et tout bon esprit est convaincu que les femmes et les hommes le recevront à bras ouverts, investis qu'ils seraient, après la bordée, d'une charité chrétienne débordante, comme de la tolérance philosophe du bon Sauvage. Marie est donc descendue jusqu'au port, enfonçant presque de plaisir ses bottes de fourrure dans une neige qui s'ouvrait d'abord comme les flots de la mer, mais pressée par le pied, devenait peu à peu dense et ferme comme le roc.

Cette dame, qui habitait encore la maison de son enfance, louait depuis la mort de son mari des chambres aux marins, quand elles n'étaient pas réquisitionnées par les armées, et depuis trois mois, de dangereux et gentils boucaniers logeaient chez elle. Leur navire aux voiles grises et noires s'était glissé, en plein brouillard, dans la

rade de Québec, le soir qui suivait la bataille des Plaines. À l'aube, les Anglais l'avaient arraisonné. C'étaient des flibustiers des Antilles. Jamais un vaisseau des îles n'était arrivé si tard en automne, et on n'avait vu pareille cargaison depuis plusieurs mois. Elle regorgeait de rhum de la Guadeloupe qui, à leur départ, était une possession française et s'était retrouvée en juin, ce qu'ils ignoraient, occupée par l'Angleterre. Ces pirates, d'un naturel accommodant, s'étaient livrés avec leurs marchandises à ces nouveaux maîtres qui avaient bon et bel argent, accepté de par le vaste monde et tout Québec s'en était montré ravi. Il n'était pas question qu'ils passent l'hiver sur leur rafirot tout noir et gris. Ils avaient cherché un gîte et découvert en se promenant sur la jetée une merveilleuse maison près du fleuve, mais comme dans un creux ou un retour de la falaise qui l'avait protégée des bombardements.

L'aubergiste les avait adoptés et les appelait, à son tour, des forbans ou des flibustiers, pour se ranger à l'opinion de tout le monde et son père qui n'aimaient pas le mot de boucaniers. Ces mauvais garçons n'étaient ni français ni anglais; ils tentaient l'aventure, tâtaient le terrain.

La mère n'avait pas vu une femme depuis plusieurs jours, et elle a écouté, bien que souvent d'une oreille distraite, ce que cette aventurière qui traversait le pays avec ses chariots, lui racontait sur la santé, les joies et les soucis de sa fille disparue, là-haut, avec les épouses du Christ. Quand Marie a voulu repartir, il lui a suffi d'ouvrir la porte pour sentir qu'un froid à pierre fendre était tombé sur la ville. L'aubergiste a refermé la porte. Il était hors de question que la jeune femme retraverse le port dans un froid pareil; elle coucherait sur le divan du petit salon, qui ouvrait sur le corridor des chambres. Mais tous ces hommes qui la verraient endormie, quand ils sortiraient pisser ou reviendraient à la fin de la nuit, au petit matin ? Marie des charrettes et chariots ne connaissait pas les boucaniers, ça se voyait, et la logeuse le comprenait. Ils étaient, a-t-elle assuré, de la même eau que les coureurs de bois. Ils craignaient les femmes comme la peste; ils ne voulaient pas prendre pays, comme on disait.

- Ah! dit Marie.

- C'est la vérité, dit la mère de Marie, soeur du Mont-Thabor.

Chacun sa vérité, bien sûr. Sur ce, Marie Charrette s'est couchée, l'âme et l'esprit en paix, mais avec un certain

regret que pas un d'entre eux, étendus entre ces murs, non loin d'elle, ne vienne la voir dormir, pour sentir sa présence, sa peau, son odeur de froid lunaire, après cette mémorable tempête de l'hiver 1760.

28 AVRIL 1760 - VICTOIRE DE SAINTE-FOY

Durant l'hiver, Marie était revenue quelquefois visiter l'aubergiste des marins, entre deux voyages en traîneau au bénéfice des Anglais - pour eux, c'étaient des *sleigh-rides*... - ou chez les habitants du bas du fleuve ou pour l'armée française répandue dans les fermes du Haut-Pays. Elle lui a aussi présenté Hélène qui, après deux ou trois jours de parfait bonheur avec le beau Claude, ne l'avait plus revu.

En avril, tout le pays attendait les nouvelles. On allait reprendre la ville. Les miliciens canadiens, cette fois, ne comptaient sur l'armée française ni pour leurs armes ni pour leurs blessés. Les femmes avaient fait un voyage spécial, la nuit précédente. En plus de sacs de betteraves, de carottes et de patates, elles avaient transporté des fusils et de la gaze pour faire des pansements. Tout ça, arrivé d'un peu partout.

Devant l'imminence d'une attaque, Québec avait été évacuée depuis une semaine par ordre du général Murray, mais Hélène et Marie avaient pu garder leur laissez-

passer, et l'auberge des forbans, isolée et devenu lieu de rendez-vous de plusieurs officiers, n'avait pas été inquiétée par les sbires de l'occupant. D'ailleurs, elle prenait de plus en plus un petit côté anglais, *some british look*, qui ne déplaisait à personne.

Par un jour de pluie et de grand vent, les deux amies et la mère de la révérende soeur du Mont-Thabor buvaient du thé noir dans le petit salon. Le sujet de l'heure n'était plus l'attaque annoncée depuis janvier, mais les pirates. Ils étaient partis aux petites heures. Ils n'étaient pas du genre à craindre une victoire du général Lévis, et entre nous, quel étranger aurait cru qu'un général français, nouvelle Jeanne d'Arc, bouterait les Anglais en dehors de l'Amérique ? Nos forbans préparaient peut-être leur fameux retour aux Antilles, déjà cent fois remis, pour en rapporter une cargaison de rhum, comme celle d'octobre 59, dont les tonneaux noirs de goudron et les caisses odorantes avaient fait parler, on l'imagine, les marchands et leurs dames, tout comme les veuves ou les autres qui, grâce à la guerre, faisaient de bonnes affaires, au lieu de s'épancher sur les douleurs du veuvage, des orphelins, ou de la solitude... Ce 28 avril, le rhum faisait d'autant plus parler nos buveuses de thé - du thé des Indes -, qu'elles s'étaient mises à commercer et même à spéculer avec le

plus beau des hommes qu'on ait vu dans l'auberge depuis le début de l'invasion britannique. L'homme à la sombre peau avait accepté qu'elles paient caisses et tonneaux de rhum en louis et en écus français; ses amis et lui avaient intérêt à se munir de telles monnaies, pour renouveler leurs chargements dans les îles qui faisaient du commerce avec Bordeaux. Tandis que ces dames revendaient bouteilles et tonneaux aux officiers et, en sous-main, aux marins qui les payaient en pounds, monnaie qui s'annonçait plus fiable que celle de Louis XV.

Détails misérables et détestables, au moment où Québec allait être reprise, mais il faut dire les choses comme elles sont, et elles en étaient au point qu'on leur avait fait miroiter la possibilité de racheter, une fois prochaine, les lettres de change que les administrateurs français signaient, mais dont on remettait toujours le paiement à plus tard. L'homme aux yeux de braises s'était même engagé, preuve que ça marchait rondement durant les derniers mois de l'empire français au Canada, à racheter ces lettres à presque 100 pour cent de leur valeur inscrite! Du jamais vu. Foi d'écrivain public. Elles n'en revenaient pas encore. Pour tout dire, Marie n'y croyait pas, mais ne voulait décevoir ni Hélène ni la patronne. Alors, elles se faisaient des châteaux en Espagne, avec

des détours par le Pérou, le Mexique, Hispaniola, Cuba, la Martinique... La prochaine escale était la Guadeloupe, quand on a frappé des coups de butoir à la porte qui donnait droit sur la falaise. Elles ont déposé leur tasse. Elles se sont regardées, se sont levées, et l'aubergiste, par le couloir qui menait à l'arrière, est allée ouvrir. Les deux autres se sont rassises et ont bu une gorgée, cette fois sans se regarder. Un cri de mort les a figées, le thé s'est renversé.

- Venez vite, il est blessé, criait la mère.

Son petit-fils arrivait d'un faubourg de la ville. On ne comprenait pas ce qu'il disait. Il souffrait tellement, qu'elles l'ont laissé étendu par terre, dans l'office. Hélène dira plus tard qu'elle a cru que c'était Claude. Le mourant avait à peu près le même âge, et à cet âge où l'on est fier de mourir, ils meurent tous aussi beaux les uns que les autres. Son père était mort sur les plaines, et comme lui, il mourrait en milicien. Il s'était échappé, après avoir été touché d'une balle; un long chemin, des rues, le bord de l'eau, et il avait trouvé l'auberge. Sa grand-mère essayait de le faire boire, lui disait de ne plus parler, mais il avait accroché le regard d'Hélène, qui

l'écoutait les larmes aux yeux, et il vivait ses plus beaux moments. Une femme l'écoutait, sans rien dire.

Il pleuvait. Il avait traversé des marais. Il tonnait en plein mois d'avril et les ennemis, au matin, étaient arrivés devant lui. Il était... Il ne savait plus où il était. Il se jetait par terre pendant que les Anglais tiraient... Marie regardait par la fenêtre. Elle ne pleurait pas. C'était le fils de l'autre Marie. La grand-mère touchait le front du garçon; il a levé une main vers son visage, et elle est retombée sur son flanc. En agrippant un lambeau de sa chemise, elle a découvert le trou de la balle dans ce corps de seize ans, qui en paraissait vingt, sinon trente. Il se lamentait, mais on s'habitue à ses mots, dans sa voix de gorge. Il se relevait dans la boue, avançait, tirait sur eux, se recouchait. Blessé, il est resté dans la neige. Rouge, tellement il y avait du sang. Le sang des autres, qu'il a dit. Sa première bataille était une victoire. Et il est mort. Il ne restait plus d'hommes ni de garçons dans cette famille.

C'est ainsi qu'elles ont appris la victoire de Sainte-Foy, hors les murs de Québec, remportée par le général Lévis, de braves compagnies françaises et les miliciens, le 28 avril 1760.

L'ennemi occupait encore la ville. Les Français n'ont pas tenté de la reprendre, même si les Anglais avaient reculé devant eux, sur le champ de bataille. A-t-on pensé impossible de posséder une deuxième fois ce qu'on avait perdu ? À moins qu'on n'y ait même pas pensé, et qu'on pressentait que c'était inutile.

L'AUTRE 28 AVRIL 1760

Nous y revoilà. L'enquête progresse donc, et le matin du 28 avril, il faisait grand vent. Il pleuvait.

Claude Plante n'était pas monté à l'assaut des troupes anglaises avec les miliciens et les soldats de Lévis. Il était sur les quais, face à la chaloupe des forbans dont le voilier appareillait en eau plus profonde. Il portait sous sa cape noire un objet qu'il n'arrivait pas à dissimuler, à cause d'au moins deux de ses angles qui pointaient sous le tissu mouillé, même si l'aube avait à peine paru. Le jeune officier anglais qui l'accompagnait portait une cape identique et semblait, lui aussi, avoir autre chose à faire que défendre la ville de Québec contre ces Français et Canadiens revanchards.

L'ami britannique parlait français, tout comme ceux qui s'étaient payé la tête de Claude avec le mot de passe pour l'Anse-au-Foulon, quand c'était du passé. Soudain, le ton a monté. Il n'était pas question qu'on le laisse se rendre jusqu'au voilier. Il y monterait, foi d'habitant, répliquait Claude. Alors, qu'il dévoile illico ce qu'il cachait de

façon effrontée, et qu'il soit plus loquace sur les mouvements des Français. On le payait pour ça, depuis l'hiver. Il n'avait jamais rien livré de stratégique pour le commandement des armées anglaises. Le mouchard s'est défendu de n'avoir jamais rien cafardé qui ne faisait pas le poids, et quant à eux, les Anglais, ils ne lui avaient jamais balancé de renseignements assez juteux pour justifier son rôle, auprès de monsieur de..., qui menaçait de lui couper les vivres, s'il n'obtenait pas d'ici deux jours, au moins plus que le quart d'un soupçon de mouvements ennemis, ne serait-ce que, sur un bout de papier, un plan de campagne dans les colonies anglaises ou dans le golfe.

- Mais qui nous dit, mon beau Claude, que tu n'es pas tout juste et uniquement du côté des papistes ?

- Pour que les Français me renseignent, il faut se coller sur eux et leur donner, à eux aussi, des morceaux de viande. Mais sois rassuré, c'est toi qui paies le mieux.

Le dialogue était convenu, sinon gênant. Il était clair que l'officier n'avait plus confiance à son ami canadien, qui l'avait bien amusé, la nuit de septembre où on l'avait fait prisonnier. En débarquant de la chaloupe, pour monter à bord du vaisseau, il avait glissé sur un barreau de

l'échelle et était tombé à l'eau. On l'avait repêché, pour ça oui! et une fois tout nu dans le carré des officiers, on avait gagné sa confiance. Comment ? C'était difficile à dire. On lui avait posé quelques questions, et ses réponses les avaient convaincus qu'il n'y avait rien à craindre de son côté.

Le jeune officier s'appelait James, et l'avait fait passer dans la cabine du capitaine qui, lui, sur la frégate de Wolfe prenait les ordres, avec *the war staff*, pour la bataille du lendemain. Les habits qu'on lui avait donnés, l'avaient transformé en un rien de temps. Se regardant dans une glace, il n'en revenait pas et encore moins de ne pas s'être aperçu qu'on parlait français. James avait commandé un grog pour le *stable lad*, qui ouvrait de grands yeux, quand on lui parlait du port de Londres, de la Tamise et de... Il avait mangé à sa faim et dormi, non pas dans la cale, mais avec les officiers qui lui faisaient dire en anglais les parties du corps, sans doute au sortir du lit. Des enfantillages de Public School, qui avaient duré, par intervalles, presque trois jours.

En les quittant, Claude les avait remerciés de l'avoir sauvé des eaux, habillé et nourri, comme de l'avoir écouté parler, avant de l'amener dormir parmi eux, sans

chaînes, sans geôlier, sans torture... Il avait ajouté à la blague, convaincu de les avoir charmés ou du moins d'avoir été à la hauteur, qu'il se promettait de tuer deux ou trois autres Anglais, que c'était la guerre, et tout cela, l'oeil goguenard. Les amis de James avaient joué le jeu et répliqué que, de leur côté, ils en feraient un macchabée, s'ils le voyaient dans les rangs de l'armée française.

Cette belle et virile camaraderie pourrait faire douter qu'on l'ait mystifié par la suite avec l'Anse-au-Foulon, mais se pourrait-il que les amis James & Co. n'avaient alors qu'une idée en tête, maquiller avec une grosse blague leur intérêt pour ce fils des habitants dont on brûlait les fermes et les maisons, et prouver à leurs congénères qu'ils n'avaient que du mépris pour ce grand naïf dont on pourrait tirer le maximum...

Il fallait donc, en ce matin du mois d'avril, en avoir le coeur net et l'obliger à se commettre pour la couronne britannique. Que faisait-il sur les quais, sans laisser passer ? Qu'y avait-il dans... ? D'un geste brusque, James l'a poussé par les épaules et Claude, en ripostant, a laissé tomber un coffret au couvercle arrondi, orné de ferrures, qui a frappé les pierres du quai, comme s'il s'agissait plutôt d'un lourd tonneau.

- Tu es maintenant *on the buccaneers' side* ?

Claude n'a pas eu le temps de répondre. Monsieur d'Étambault - qui est ce d'Étambault ? - arrivait en courant, enveloppé lui aussi d'une cape noire, mais il s'était couvert le crâne d'une perruque aussi noire que la cape - le noir était à la mode - , avec de longs rouleaux qui lui battaient sur les yeux et les joues. Il n'a salué personne, s'est emparé de la cassette et a sauté dans la chaloupe. C'était prévu, de toute évidence. En quelques coups de rames, il a abordé le voilier et monté sur le pont. Le forban qui l'attendait, est disparu avec la caisse. Claude s'était déjà enfui, sans un mot à l'ami James.

Sur le navire marchand, on a tiré l'échelle et mis à la voile.

CLAUDE ÉCRIT

Aux premiers jours de mai, Marie travaillait encore avec les bénévoles et les hospitalières. mais surtout elle parlait aux blessés et aux mourants. Un après-midi, elle a appris que Claude ne travaillait plus chez le marquis de Bourg. Un de ses amis, qui s'appelait James, aurait été à l'origine d'une telle décision.

Le lendemain, on lui en a dit davantage. Il avait offert ses services à l'aumônier et aux prêtres des paroisses. Choix étonnant pour quiconque, mais Marie n'a pu réprimer un secret espoir. Jusque là, elle avait cru qu'Hélène l'avait gâté à jamais, mais de l'imaginer, contrit, dévoué, en train de s'occuper des chevaux des prêtres ou de réparer les toits d'un presbytère ou d'une église, elle a pensé, qu'elle serait enfin remarquée par lui. Après tout, aurait-elle confié à soeur du Mont-Thabor, une amie des religieuses ne pouvait-elle trouver meilleur époux qu'un apprenti chez les prêtres ? Étrange union, qu'un mariage conçu au sein de communautés vouées au célibat. Et si, comme d'Étambault - encore lui -, on jugeait l'idée fixe de Marie plus romanesque que vraisemblable, ne

faudrait-il pas se rappeler que la colonie vivait une époque troublée, connaissait même ses fins dernières ? Il fallait aussi créer des liens, même insolites, pour remplacer les femmes et les hommes qu'ils avaient perdus et perdraient aujourd'hui ou pour demain.

Marie était donc toujours amoureuse de ce Claude, aperçu près d'un feu de camp, par un beau soir, non loin de Québec, quelques jours avant la bataille des plaines d'Abraham. Rituel historique connu.

La porte était ouverte et la sacristie, inondée de soleil. Elle est restée sur le seuil. Un couple de personnes âgées en sortaient, à l'autre bout, par la porte basse qui donnait sur la chapelle et le prêtre enlevait un à un, la chasuble, le large scapulaire de l'étole et le brassard du manuterge, tous trois de couleur noire, puis le cordon, l'aube et l'amict, tous trois de couleur blanche. Rituel des vêtements sacerdotaux. Claude les prenait tour à tour, les pliait, les rangeait dans les larges tiroirs d'un genre de buffet, pour ensuite tirer à lui le registre des inhumations, laissé ouvert sur le dessus du meuble. Il a prononcé à voix haute les mots de la dernière inscription, signée par le célébrant et les témoins. Quand il butait sur une syllabe

ou un mot, le prêtre le reprenait, lui expliquait la difficulté, le faisait répéter. ABC rituel de la lecture.

L'an mil sept cent soixante, le huit mai, a été inhumé ... le corps de Louis Archambeau, de la paroisse de l'Assomption, gouvernement de Montréal...

Marie s'est avancée. Quand Claude l'a aperçue, il a rougi. Elle a demandé si elle les dérangeait. Le prêtre a levé la tête, et l'a reconnue. Il lui avait déjà parlé, mais il ignorait qu'elle et Claude se connaissaient. Ils ont donc rappelé le ravitaillement, la vieille dame aux charrettes, qui semblait être disparue, et Marie a dit, en souriant, qu'elle était contente d'entendre, si elle ne se trompait pas, qu'il apprenait à lire. Il a rougi à nouveau. Elle a ajouté qu'il lui avait confié avoir toujours voulu lire et écrire. Le garçon ne savait plus où se mettre. Le prêtre a prétexté les malades ou les soeurs qui avaient besoin de lui, et a remis le registre à Claude, en lui proposant d'expliquer à Marie que les morts quelquefois servaient à bien des choses, et souvent de drôles de façons. Et il est parti.

Marie s'est rapprochée. Elle a tourné quelques pages du grand livre et lu à haute voix une autre inscription. Rituel

assimilé de la lecture. Mais lira-t-elle le nom de James Shadwell ?

L'an mil sept cent soixante, les 28 et 29 avril, ont été inhumés dans le cimetière de cet hôpital les corps de quelques hommes apportés au dit hôpital expirant après l'affaire du vingt huit du présent mois entre les Français et les Anglais, et dont le tumulte et l'affluence des blessés n'a pas permis de savoir les noms; en foy de quoy j'ay signé...

- Des soldats inconnus, a-t-elle soupiré.

Mais fallait-il s'appesantir sur le sort des morts qui, si elle en croyait l'aumônier, auraient quelquefois de drôles de façons ? Claude, qui ne tenait pas à rester là, à ne rien faire, comme un garçon pris en faute, avait sorti d'une armoire plus basse un autre registre, pareil au premier, et l'avait ouvert tout à côté. Il a tiré d'une niche, à l'arrière d'une statue de Notre-Dame-du-Laus, une dizaine de feuilles de papier couvertes de mots, souvent mal écrits. C'étaient ses exercices. Marie, un peu gênée, ne fut pas gênée pour autant, de les examiner; les derniers essais montraient du progrès. Rituel ardu de l'écriture.

Il a tenu à expliquer comment ils avaient procédé, lui et le prêtre. On ne pourra pas se défilier. On devra prendre son mal en patience, comme on dit.

Bien sûr, il avait d'abord appris à former ses lettres qui quelquefois, pour l'embêter, doublaient leurs jambes, comme les n et les m, ou jouaient à tête-bêche dans le cas des d, des q ou des p. Ces signes l'énervaient autant que des fourmis qui nous montent sur les jambes, mais son esprit s'étonnait d'arriver à les traverser, les déplier et y voir des morceaux du monde qui se trouvaient ailleurs que sur le papier; c'étaient des paroles ou des idées, des villes, des personnes, des paroisses ou des dates qui étaient fixées, arrêtées par l'écriture, pour qu'on ait le temps de les vérifier, de les comparer avec d'autres qu'on avait en mémoire... Marie a ri. Il parlait toujours autant, et apprendre à écrire ne l'avait pas guéri de partir pour la gloire, comme pour la victoire de Montmorency. Il n'a pas aimé cette allusion. Il s'est tu, un moment. Il a pris un papier et il a écrit Montmoranci, au lieu de Montmorency. Marie n'a rien dit. Et peut-être qu'elle ne s'était aperçu de rien. À cette époque, on obéissait plus à Dieu et au Roi qu'à l'orthographe. On ne peut pas obéir à tout le monde! Une chose était sûre; il avait écrit le nom qui se disait Montmorency.

Mais ne quittez pas, ce n'est pas fini. Il voulait lire et écrire comme tout le monde à la cour de France et comme les gens de Londres, avec leurs journaux. Textuellement. Ce qui n'est pas étonnant, après tout, quand on aurait connu son étonnement devant les idées, les lieux et les gens à qui faisaient allusion les mots. À moins que les enquêteurs de ce meurtre, qui n'a pas encore eu lieu et ne peut encore moins être élucidé, aient gonflé à plaisir l'intelligence de leurs suspects...

Après la formation des lettres, l'aumônier avait cherché le moyen rapide de le faire lire. Comme on dit, en temps de guerre, on ne fait pas de manières. La lecture avait été centrée sur l'écoute et encore, sur l'écriture. Il dictait d'abord une inscription, pour que son élève transcrive sur du papier brouillon les mots qu'il entendait. Claude a montré à Marie le texte original que le prêtre lui avait lu, une inhumation du quatre mai : *L'an mil sept cent soixante, le quatre mai, a été inhumé ... le corps de Joseph Lefevre, de la paroisse de Repentigny, milicien de la compagnie de Deschamps, décédé d'hier muni des sacrements de l'église...*, et quand il lui a mis sous les yeux ce qu'il avait formé sur le papier, elle a éclaté de rire, pour aussitôt s'étouffer en s'excusant, mais cette fois il riait aux larmes. Ils avaient devant les yeux une écriture

de vieillard tremblotant, où les mots étaient tantôt attachés les uns aux autres, tantôt décomposés au hasard la chance. Certains, comme *paroisse*, *compagnie* ou *église*, étaient bien orthographiés, parce qu'il les avait vus des dizaines de fois dans un missel ou sur les proclamations affichées dans des endroits publics. Ce n'était donc pas si mal, et elle le savait débrouillard.

Mais pourquoi encore, chez un gars de son genre cet acharnement sur l'écriture ? Il avait beau dire, Londres et la cour de Versailles ne pouvaient pas être les raisons premières de ce défi. Il aurait pu en choisir d'autres, un peu plus dans ses cordes, comme naviguer avec les forbans, pourquoi pas ? ou entrer dans la milice, maintenant qu'il avait seize ans... Qui saurait nous le dire, et qui peut sonder les coeurs ?

Une étape suivante était une imitation plutôt servile qu'il faisait de l'écriture du prêtre. Avec la répétition des mouvements de la plume et celle des mêmes mots, il se « cassait » la main, comme on dit, et engrangeait dans sa mémoire une série de mots. Il a retrouvé sa copie silencieuse d'une inscription : *L'an mil sept cent soixante, le six mai, a été inhumé ... le corps de Charles Cabanac, de la paroisse de Verchères, gouvernement de*

Montréal... Son écriture avait pris ses propres liens et déliés, mais c'était le sens du texte qui avait frappé Marie. Ce Charles Cabanac avait passé sa vie à Montréal, et il était venu à Québec pour mourir et y être inhumé. Qu'est-ce qui était le plus triste ? Mourir à la guerre ou être enterré à Québec, quand on avait vécu à Montréal ?

Ces derniers jours, après avoir copié les textes et les avoir en même temps prononcés tout haut, il prenait en dictée de nouvelles inscriptions, tant et aussi longtemps que sa copie n'était pas exacte du premier coup. Il y était presque parvenu, selon lui. Et son travail avait une autre utilité, parce qu'on devait faire un double du premier registre. Depuis la veille, il s'était attelé à cette transcription officielle, et il comprenait ce qu'il écrivait.

- Je ne sais pas ce que je pourrai lire, quand je sortirai de ce cimetière, a-t-il dit en soupirant.

Et il a relu, l'air triste, la dernière inscription : *L'an mil sept cent soixante, le huit mai, a été inhumé ... le corps de Louis Archambeau, de la paroisse de l'Assomption, gouvernement de Montréal...*

Plus Marie l'écoutait, plus elle s'apercevait que ce n'était ni Hélène ni les officiers anglais qui passionnaient son

ami Claude, c'était l'écriture. Elle n'a pas cherché à comprendre, comme ne lui a pas échappé qu'elle aurait aimé le ramener chez elle. Mais elle était une femme pratique. Il y avait encore des blessés, et bien d'autres choses à vivre. Elle se préparait à partir, quand trois femmes sont entrées dans la sacristie pour y faire de l'époussetage et passer le balai. Elles ont à peine salué Claude, qui rangeait les registres et ses papiers.

Marie est sortie en faisant un signe de la main. Claude a hésité. On aurait pu croire qu'il la suivrait, mais par la porte basse est entré un jeune homme en coup de vent. D'une voix rauque, essoufflée, il a presque crié que monsieur de Bourg l'attendait dans la chapelle, là, devant la porte, près d'une colonne.

QUAND SAURA-T-ON LE NOM DU MEURTRIER ?

Avec la redingote qu'il portait, monsieur de Bourg aurait pu passer lui aussi pour un Anglais de la City. Une fois Claude assis à ses côtés, il lui a annoncé qu'il le voyait pour la dernière fois. Il partait le lendemain en calèche pour Montréal. Si jamais il revenait à Québec, il prendrait le premier bateau en partance pour La Rochelle. La colonie était finie.

Il ne voulait pas être interrompu. Un jeune coureur de bois sortait tout juste de son bureau, au couvent.

Il l'aimait bien ce bureau; il le quitterait à regret; la mère supérieure avait eu l'extrême bonté de lui laisser le sien pour la durée de son *asylum*. Il aimait aussi ce mot anglais. Mais là, n'était pas la question. Il a sorti un mouchoir parfumé de l'une de ses poches et s'est mouché, narine après narine, en faisant le moins de bruit possible, mais en les nettoyant au tout profond de leurs cavités. Quand il eut replié le tissu, pas aussi fin qu'on aurait pu le croire, mais à le regarder le manipuler, on l'aurait juré, il s'est tourné vers celui qui était resté de toute évidence son homme de confiance. La colonie était finie.

Son coureur de bois était revenu en toute hâte de Tadoussac. Des navires anglais, armés jusqu'aux dents, croisaient dans le golfe depuis deux jours et la veille, vers midi, ils avaient commencé, toutes voiles dehors, la remontée du Saint-Laurent.

- Aucun navire français à l'horizon ? a demandé Claude, du ton le plus pieux qu'on puisse imaginer.

- L'horizon s'est détaché de la terre française. Il sera désormais ancré au fond des tableaux anglais.

Quand monsieur de Bourg parlait, aussi précieuse ou prophétique fût-elle, aucune phrase ne paraissait déplacée. C'était son grand naturel.

Le secrétaire ou le sacristain, on ne sait toujours pas la fonction précise de Claude, a demandé quels étaient les ordres, en énumérant ce qui lui venait à l'esprit. Ameuter la population, franchir avec l'armée les portes de Québec qui depuis la victoire de Sainte-Foy, on ne le disait pas assez, se trouvait sans défenseur, s'y préparer à un long siège, s'armer jusqu'aux dents, comme ces vaisseaux anglais qui annonçaient une infortune royale et fatale... ? Il n'arrêtait pas, et monsieur de Bourg le laissait s'embourber dans ses visions mentales et sa stratégie de

ville assiégée, fortifiée, prête à soutenir un siège de dix ans.

Quand il s'est tu, l'envoyé français a laissé tomber qu'on ferait courir le bruit que des navires aux couleurs de la France étaient apparus dans le golfe. La vérité serait que les secours du roi Louis XV arrivaient. Les troupes débarqueraient au port de Québec dans trois, ou même deux jours. Dieu avait exaucé les prières des femmes et des enfants. Le sort avait tourné en la faveur d'une Nouvelle-France, victorieuse des incendies, des exactions, des taxes, des viols et des meurtres....

À ces mots, Claude a frissonné. Comme s'il voulait se confesser, il s'est mis à genoux sur le bien-nommé agenouilloir du banc d'église où se trouvaient nos conspirateurs. Fallait-il jeter le peuple dans la fausse espérance qu'il pourrait assouvir sa soif de vengeance ? Quel remède serait assez puissant, quand on apprendrait que les navires sont anglais ?

- Justement, a répondu monsieur de Bourg Ils auront tellement espéré s'en sortir, qu'ils auront appris que même l'espoir est inutile. La situation est sans issue. Ils deviendront prudents, et rejetteront tout le blâme sur le roi. Ils croiront toujours, dans les siècles des siècles,

qu'ils ont fait ce qu'ils devaient et ce qu'ils pouvaient, pour sauver leur peau.

Les trois femmes sortaient à ce moment de la sacristie. La revêche disait que le fleuve charriait encore des glaces. On n'était qu'au début mai. La mère aux enfants morts a répondu que les érables avaient pourtant coulé. Il était temps. Elle avait cassé le dernier pain de sucre qui lui restait; elle l'avait caché dans une chambre. La troisième les a tirées par la robe. Elle leur a montré monsieur de Bourg et le jeune monsieur qui apprenait à écrire.

JAMES EST DISPARU

Le mois de Marie achevait. Les habitants de Québec étaient rentrés dans leur logis depuis au moins une semaine. À Notre-Dame-des-Victoires, dans la basse ville, à quelques encablures du fleuve, c'était la messe du dimanche.

L'église était un amas de ruines; tous ses murs avaient été abattus par les boulets. On avait pu libérer des gravats, des pierres, de la tôle, une partie de la nef et le chœur. Une toile avait été suspendue au-dessus d'un maître-autel formé de trois planches sur des chevalets. Une statue de la Vierge, au centre, et un bouquet de lilas, à chaque bout, lui donnaient une certaine solennité.

Claude est sorti de la sacristie, qu'on avait établie dans un café, de l'autre côté de la rue, et s'est assis sur un des bancs sauvés des incendies. Un jeune officier s'est installé près de lui avant le début de l'office et a dit, en français, qu'il était un ami de James, et que James avait disparu.

Il l'attendrait après la messe sur la place pour que Claude lui parle de la dernière fois qu'il avait vu James. Une musique d'harmonium l'a interrompu. Il s'est éloigné

quelque peu; leurs épaules ne se touchaient plus. Pendant la cérémonie, il a imité les mouvements des fidèles et s'est assis comme tout le monde au moment du sermon que le prêtre, du haut des premières marches encore solides de la chaire, a commencé par un verset du De Profundis.

- *De profundis, clamavi ad te, Domine : Domine, exaudi vocem meam.* « Des profondeurs, j'ai crié vers toi, Seigneur : Seigneur, écoute ma voix. » Les habitants du pays, disait-il, criaient d'un pays mourant. Ils avaient les mains vides, et ne pouvaient rien exiger. Ils devaient avec humilité puiser dans l'amour de Dieu les forces qui conserveraient le peu de vie qui leur restait. Hier, ils avaient la mer, aujourd'hui, à peine un fleuve dans le creux d'une vallée; hier, ils possédaient l'Amérique, aujourd'hui, ils habitaient une bande de terre qui formait jadis les frontières nordiques d'un empire.

Le jeune officier, qui avait été d'un calme, sinon d'une rigidité exemplaire, s'est mis à chercher quelque chose sous ses manchettes et à l'intérieur de sa veste. Il a regardé autour de lui. Claude l'observait. Ah! c'était sous son tricorne. Il y a trouvé un carnet relié en cuir, du même rouge que sa tunique. Il l'a ouvert à une page

marquée d'un signet de soie noire, mais il lui fallait aussi de quoi écrire. Pensait-il qu'on lui apporterait de l'encre et une plume ? Non pas. Il a sorti de sous le ruban du tricorne ce qu'on a pensé un bout de bois, mais c'était du *plumbago* qu'il a dit, un morceau de graphite avec lequel il a tracé de grosses écritures cendrées sur les petites pages du carnet. Il notait ce que l'homme de Dieu disait à ceux qui demain seraient vaincus par la triple armée qui s'avancait sur les restes des forces françaises.

Le sermon du curé prenait l'allure d'un message aussi tragique que providentiel. Un message qui devenait une ritournelle, mais lisez et vous saurez qu'il était livré sur d'importantes variations. La Nouvelle-France était peuplée de témoins du Christ, mais aussi de misérables pécheurs. Le remords les assaillait quand ils étaient confrontés à leur ivrognerie et à leurs vengeances meurtrières. Pensées, désirs et actes impurs les condamnaient à devenir les damnés de la terre. Pourtant, leur histoire à la fois sainte et diabolique les conduisait vers un autre destin qu'un jour, Dieu ferait découvrir à ses enfants rassemblés en ces murs abattus par le feu roulant des enfants de Luther, ces adorateurs du veau d'or, et un autre jour, qui sait ? *dans un mois dans un an,*

grâce aux subsides de l'occupant et grâce au ciel, ce temple se relèverait pour retrouver sa splendeur d'antan.

Le jeune officier a pris des notes dans une rage contenue, mais c'était si mal écrit qu'on n'a jamais su ce qui l'avait mis en rogne. Quand il l'a vu pris de colère, Claude s'était rapproché, sans doute pour le calmer, le garder des foudres du curé, qui avait jeté un oeil sur le carnet relié en cuir rouge. Quand le *plumbago* était resté en suspens à l'évocation de l'église restaurée, il avait allongé le bras et en un tour de main pris le bâton de plombagine avec le petit cahier pour y écrire maladroitement *Vive l'argent du roi*. L'ami de James s'était tourné vers lui, et avait souri. Avait-il eu vent de conversations impromptues entre jeunes hommes de la City et un bel indigène canadien, sur un voilier anglais, en septembre 59 ?

Du haut des marches qui ne montaient nulle part, le prédicateur a vu le carnet rouge et dû se promettre d'y mettre la main, d'en parler à Murray. Mais en ce jour sacré, les fidèles devaient faire la volonté de Dieu. Et le désert est revenu dans son homélie. Tout comme les Israélites s'étaient soumis à Sa Volonté pour passer à gué la mer Rouge, les Canadiens s'y conformeraient, pour ne pas disparaître dans les poudreries et les glaces de leurs

arpents de neige. Qu'importait si eux et leurs enfants n'étaient plus les maîtres du pays! Avaient-ils jamais été les maîtres ? La Nouvelle-France appartenait à son roi et pourtant, ses habitants et ses missionnaires en avaient fait un pays de missions dont ils garderaient encore les immenses territoires, en compagnie de Dieu et de ses prêtres qui, les fidèles le savaient, étaient les seuls à partager leur pauvreté.

Un grand rayon de soleil a inondé la nef disparue de Notre-Dame-des-Victoires. Le peuple a reconnu un signe céleste et leur pasteur a compris que sa parole avait porté au-delà de ses espérances. Il a commencé l'exorde, pendant que le jeune officier ébauchait le plan en ruines de l'église et y dessinait des rayons obliques venant d'un nuage perdu dans un ciel limpide. Il a écrit en vitesse au verso, dans une sorte de code secret, sans doute militaire, les dernières paroles du sermon. Les Canadiens devaient se lever dans la paix du Christ, remonter le fleuve pour défendre Montréal, le dernier bastion de la colonie, et y mourir, s'il le fallait. Malgré les détours du démon et de la guerre, ils resteraient fidèles dans cette ultime épreuve au Dieu du roi, au Dieu de la France et au Dieu de leurs pères.

Pendant que l'officiant remontait vers le maître-autel, l'assemblée s'est levée pour entonner le Credo in unum Deum. L'officier a rangé le carnet, le *plumbago*, et a presque renversé le Canadien en le poussant en dehors du banc. Il lui a intimé, tout bas, l'ordre de se diriger vers la place. Claude, assez fort pour qu'on l'entende, a demandé ce qui lui prenait. Rien. Il ne pouvait plus attendre et le prenant par le bras il l'a entraîné. On continuait, dans les ruines, à chanter sa foi en Dieu. On avait tout vu, sans comprendre ce qu'on avait vu. Mais on avait entendu dire bien des choses sur le sacristain, ses rodomontades, ses fréquentations avec des femmes seules, ses conciliabules nocturnes avec les forbans de la Guadeloupe. Tout cela, avec ses airs de faux curé...

Après la messe, on l'avait oublié. Les paysans devaient ensemer des champs qui n'avaient pas été labourés durant l'automne, et supporter les soldats français qui recommençaient à passer et repasser au travers des pâturages. On racontait toujours et encore qu'autour de Québec, et surtout la nuit, ils entraient dans les maisons et les bâtiments encore debout, pour y chercher quelque chose à manger, même si tout était vide.

Une femme a dit qu'au petit matin, elle avait vendu des légumes secs au nouveau marché. C'étaient ses derniers. On l'avait payée avec la monnaie de papier qui ne valait rien.

QUIA NOYÉ JAMES SHADWELL ?

L'ami de James ne voulait pas dire son prénom, et encore moins son nom. Ils marchaient, Claude et lui, dans la basse-ville qui reprenait son apparence d'avant les bombardements. Dans les murs de pierre, autour des fenêtres, des cadres neufs et des carreaux nouveau genre, arrivés des colonies du sud, en octobre. Ils sont passés devant l'auberge des forbans; la dame est même sortie pour saluer l'ancien ami de mademoiselle Hélène; elle voulait lui dire autre chose, mais elle a senti que ce n'était pas le moment. Ils allaient vers la rivière Saint-Charles. Ils avaient l'air de deux ingénieurs en train de visiter les restaurations entreprises par les bons soins du vainqueur.

S'ils étaient partis *en peur*, c'était qu'il était déjà midi, qu'il était trop tard pour se parler sur la place après la messe. On les attendait au palais de l'intendant. Ses amis, les soldats du *night meeting* de septembre, voulaient savoir ce qui lui était arrivé, à James. Claude s'est empressé de jurer qu'il n'en savait rien. Son ravisseur - s'agissait-il d'un enlèvement ? - lui a interdit d'ouvrir

la ...gueule! Il ne pouvait souffrir l'hypocrisie et ne voulait pas entendre de tels *faux-semblants* de la part d'un garçon qui lui avait paru la vertu même, un an auparavant, les nuits et les jours de la fourberie.

- Est-ce que je peux du moins m'étonner de votre français ?

L'Habit rouge ne voulait pas entendre une sottise de plus. S'il avait parlé d'hypocrisie, c'était par politesse. Il avait trop lu de Marivaux, pour parler un français vulgaire. Ce fut tout, et il n'a pas voulu expliquer son Marivaux.

Ils arrivaient en vue de l'hôpital où travaillait Marie. On s'occupait encore des blessés, des mourants, des morts, et depuis deux semaines on l'avait mise à la tête des approvisionnements. Elle rencontrait des fournisseurs à l'air louche, mais ils offraient de quoi nourrir les malades et les religieuses à des prix imbattables, qui faisaient naître angoisses et soupçons chez la mère économe, mais une fois offerts à Dieu ils s'évaporaient au repas suivant.

Marie sortait des cuisines quand nos promeneurs du dimanche arrivaient en vue de la porte Saint-Nicolas, ou de celle du Palais, comme l'indiquent d'anciens plans de la ville. Ils étaient assez éloignés de l'Hôtel-Dieu, mais

un Habit rouge, avec un jeune monsieur habillé de noir, ça se voyait de loin et de plus, Marie voyait Claude partout. Alors, il était improbable qu'elle ne le vît point, quand lui-même, en personne, passait au loin. Elle lui a envoyé la main; elle l'a appelé; elle a crié son nom; il l'a ignorée. Il ne l'emporterait pas en paradis.

Après avoir contourné une muraille, ils ont aperçu le palais de l'intendant qui n'avait pas souffert des bombardements et avait toujours l'allure cossue qu'il avait acquise, on ne savait trop pourquoi, depuis que François Bigot l'avait habité. Quand un petit groupe d'Habits rouges, quatre ou cinq, sont tombés sur les deux hommes. C'est ce que Marie a pensé, qui les avait suivis d'assez loin. De l'hôpital à cette route, il n'y avait qu'une encablure.

En vérité, ils s'attaquaient à Claude, et non à leur camarade. Ils ont disparu avec leur victime de l'autre côté de la porte Saint-Nicolas. Ils lui ont bandé les yeux et attaché les mains avec des cordons de soie, oui, monsieur, oui, madame. Ne me demandez pas pourquoi, c'était comme ça. Ils se dirigeaient vers la rivière. Le peu de gens qu'ils ont rencontrés, dans une rue qui longeait l'intendance, ont pu croire à une blague d'étudiants ou à

l'arrestation d'un espion, d'un voleur ou qui sait ? d'un meurtrier.

Arrivés à un bouquet d'arbres, ils lui ont enchaîné les mains, déjà liées, à une branche très haute, pour le forcer à se tenir sur le bout des pieds. Une voix qu'il a reconnue - c'était la plus flûtée du groupe durant les nuits de l'Anse-au-Foulon - a demandé qui avait tué James. Il ne le savait pas; il ne l'avait pas revu depuis... Avec un couteau, quelqu'un a coupé dans son dos sa tunique noire et les manches, en suivant les coutures; on a arraché les morceaux; même chose avec la chemise. Un autre a demandé qui avait noyé James, le 28 avril, au petit matin, sur les quais, devant la frégate des forbans. Il n'en savait rien. Il a reçu un coup de fouet. Et en anglais, on a continué à le houspiller, le questionner. À chaque réponse, à chaque fois qu'il ne comprenait pas, qu'il jurait qu'il ne savait rien, il recevait des coups. On l'a mis complètement nu. Il s'est raidi, et il a compris qu'il n'y avait plus rien à faire. Il s'est laissé aller, et on l'a battu jusqu'au sang. Ils l'ont abandonné, les mains encore liées et enchaînées à une branche d'arbre, sur le bord de la rivière Saint-Charles.

Marie en avait assez vu, pour se cacher derrière un mur, quand ils sont remontés de la rive. C'est elle qui l'a détaché, lui a remis ses hauts-de-chausses, a essayé de nettoyer, de laver un peu ses plaies et d'apaiser la douleur... Il a dit qu'il ne souffrait pas. Il ne sentait rien. Ce n'était rien. Elle ne l'écoutait pas, et l'a tiré, comme elle pouvait, même sur les genoux, jusqu'au plus épais des fourrés, non loin de là, et l'a fait s'étendre. Elle reviendrait bientôt, avec des habits et des pansements.

Il attendrait que le soir tombe, avant de remonter dans la ville. Qu'elle lui apporte à manger. Il partirait pour l'île, la nuit même. Il retrouverait un de ses frères, sur la ferme de son père.

LA FUITE EN EUROPE

Il était encore habillé de noir, quand le lendemain, au début de la nuit, il est arrivé en canot chez son frère. Marie lui avait trouvé un habit chez la mère de son amie, à l'auberge. Une tunique, des hauts-de-chausses et des bas noirs, il en portait depuis qu'il travaillait chez monsieur de Bourg et chez les prêtres. Et le noir se portait très bien dans la colonie depuis la bataille des Plaines d'Abraham.

Le frère n'a pas été enchanté de le voir débarquer sur ses terres. Pas plus que les Européens, il ne comprenait ou n'imaginait même pas qu'il faille porter secours à des imbéciles qui avaient franchi l'océan, en jouant les croisés du Christ ou les grands seigneurs, pour se gagner des indulgences ou faire fortune. Claude avait voulu voir le vaste monde ? Il aurait pu y rester! Sa femme, pourtant, l'a trouvé charmant dans son habit noir, l'émacé et filiforme transfuge.

Mais on a aussi pensé qu'il ne resterait pas longtemps sous les combles de la maison paternelle, qu'on venait de

reconstruire. Il était si amaigri et avait l'air si mal en point, qu'il n'aurait pas été étonnant qu'on doive l'enterrer avant l'hiver, et dans cette éventualité, on a rangé l'habit noir, tout prêt à servir, dans un coffre de cèdre, et on l'a mis au travail. Il restait le bardeau à poser sur le toit.

Le frère est monté à Montréal, prêter main forte aux miliciens et aux soldats français, pour tenter d'arrêter les trois corps d'armée qui descendaient ou montaient vers Montréal. Il est revenu deux ou trois semaines plus tard. Il n'y avait plus rien à faire. On n'arrivait même pas à couper le général anglais de ses approvisionnements ou ennuyer son arrière-garde. On était de mauvaise humeur.

Au mois d'août, par un beau temps ensoleillé, comme cela arrive souvent dans un suspense romanesque, la belle Hélène est survenue à la ferme avec un bébé de deux mois dans les bras. Elle venait le présenter à Claude, qui se découvrait le père, et à sa belle-famille. Elle attendait toujours l'argent que les boucaniers devaient rapporter des Antilles et avec le bébé, qu'elle appelait le petit Claude, elle ne pouvait plus faire du ravitaillement. D'ailleurs, les Anglais n'achetaient plus chez les habitants; ils avaient libéré à leur profit le fleuve

et ses rivières, et s'approvisionnaient désormais sans encombres dans leurs colonies.

- Comme ça, vous venez crécher ici ? lui a demandé le beau-frère.

Elle a fondu en larmes. Claude a failli se fâcher. Personne ne créchait ici! Il avait droit, lui aussi, à une part de la terre. Ils iraient voir le notaire.

- Je me construirai une maison de l'autre côté du ruisseau, près de la terre à bois.

Le frère n'avait jamais voulu, ne serait-ce qu'entendre parler de partager la terre. Il prétendait que la place de Claude était chez un curé, mais depuis que le bébé était apparu, il devait changer ses plans, se faire une raison et partager, lui a dit sa femme. Deux jours plus tard, avec des fermiers du rang, Claude a commencé à couper du bois pour sa maison, à marquer le terrain où il la bâtirait, avec un carré pour une cuisine d'été. Il a même parlé de creuser une cave; Hélène en voulait une, pour garder les légumes et les conserves durant l'hiver.

Ainsi, le calme est revenu. On ne l'aurait jamais cru. Les soirs étaient moins ennuyeux. On chantait, et on a même dansé, une ou deux fois. Le frère trouvait charmante,

avec son bébé, cette femme qui avait dépassé la vingtaine. Il n'allait plus chez les voisins; il ne parlait plus d'aider celui-ci ou celui-là à refaire son moulin ou le toit de l'écurie. Il était toujours à la maison, le bébé dans les bras ou en train de regarder Hélène le baigner, le changer. Il voulait lui montrer à parler... Il n'avait pas encore d'enfant. Sa femme a alors décidé de le sortir de la cuisine et l'a envoyé aider Claude à monter la charpente de sa maison. Il s'est fait un point d'honneur de travailler plus que n'importe qui. Il voulait la finir, cette fichue maison, pour revenir faire la nounou...

Au début d'octobre, un mois après la capitulation du Canada, ils ont eu de la grande visite. Au beau milieu de l'après-midi, comme il arrive souvent. La patronne de l'auberge s'était fait conduire en calèche jusqu'à Charlesbourg et, par le traversier, jusqu'à la paroisse Sainte-Famille, dans l'île d'Orléans. Elle avait un air d'enterrement. Hélène, qui allaitait son bébé dans la maison paternelle, a compris que l'heure était grave. Jamais, au grand jamais, l'aubergiste n'était sortie de Québec. Elle voulait voir Claude, de suite, et avait à peine embrassé Hélène. Elles sont parties vers le chantier, avec l'enfant. Le ciel était bleu comme jamais. Les robes grises des femmes s'accrochaient aux fardoques autour

du champ frais retourné; les labours avaient été retardés, à cause de cette foutue maison. La vieille - la mère de Marie avait beaucoup vieilli durant cette guerre - ne parlait pas. Le bébé criait. Au chantier, on les avait vues venir. Le frère et sa femme, Claude et l'homme engagé les attendaient au bord du ruisseau. L'aubergiste n'a pas attendu les présentations. Son voyage était un coup de tocsin. Elle s'est assise sur une souche et, sans reprendre son souffle, elle a débité son histoire, comme on débite un quartier de bois.

Les forbans étaient revenus de la Guadeloupe. Ils ne rapportaient pas d'argent, ni anglais ni français. On leur avait volé la cassette, qu'ils disaient. Mais ils avaient une pleine cargaison de rhum. Des barriques et des tonneaux, avec des caisses et des bouteilles. Les forbans, Dieu! qu'elle le savait, n'aimaient pas les femmes, et ils avaient sans vergogne volé l'argent d'Hélène, de Marie et le sien. Comme celui de monsieur de Bourg et du monde entier. Il ne leur restait plus que des lettres de change, qui ne valaient rien, et de plus, on les avait données aux forbans, les lettres de change... Hélène a compris qu'elle finirait sa vie dans l'île. Les autres ne semblaient pas perturbés outre mesure. Mais ils ne perdaient rien pour attendre. La vieille aubergiste avait un autre tour dans son sac. Elle

s'est relevée de sa souche et elle a frappé de ses grosses mains le bas de sa robe, pour faire tomber le plus de foin séché qu'elle pouvait. Rien n'y faisait. On la regardait, sans comprendre. Et elle a regardé Claude dans les yeux. Monsieur d'Étambault, qui buvait avec le barbier Nadeau et qui était parti en avril avec les bougres, était revenu lui aussi dans la galère noire. Elle avait à peine touché terre, que des Habits rouges montaient à bord. Claude a compris. Il n'avait jamais dit ce qui s'était passé entre lui et James, le matin du 28 avril 1760.

LE TROISIÈME 28 AVRIL 1760

Que faisait-il sur les quais, sans laisser-passer ? Qu'y avait-il dans... ? D'un geste brusque, James l'a poussé par les épaules et Claude, en ripostant, a laissé tomber un coffret au couvercle arrondi, orné de ferrures, qui a frappé les pierres du quai, comme s'il s'agissait plutôt d'un lourd tonneau.

- Tu es aussi *on the buccaneers'side* ?

Mais Claude l'avait déjà égorgé d'un coup de couteau. James s'est renversé sur la chaîne qui retenait la chaloupe. Sa cape y est resté accrochée, et il est tombé dans le fleuve. L'eau a rougi à peine, et elle est redevenue noire.

Monsieur d'Étambault est arrivé en courant, enveloppé lui aussi d'une cape noire, mais il s'était couvert le crâne d'une perruque, aussi noire que la cape - le noir était à la mode - , avec de longs rouleaux qui lui battaient sur les yeux et les joues. Il avait tout vu. Il lui a fait essuyer son couteau à la cape de l'Anglais qu'il a jetée à l'eau. Il s'est emparé de la cassette et a sauté dans la chaloupe. En

quelques coups de rames, il a abordé le voilier et monté par l'échelle sur le pont. Le forban qui l'attendait, est disparu avec la caisse et avec d'Étambault. Sauf le meurtre, c'était prévu, de toute évidence.

Claude est resté sur le quai, interdit. Un sentiment inconnu traversait sa poitrine, jusque dans sa tête. Quand il est revenu à lui, il s'est mis à courir. Il avait découvert le plaisir de tuer, et celui de pécher en tuant un autre homme. Il a regretté sa vie passée et décidé d'aller rencontrer un prêtre. On lui avait dit que les péchés ne regardaient que les hommes de Dieu.

RÉPÉTITION GÉNÉRALE - 1760

D'Étambault avait donc vu le coup de couteau à la gorge, et Claude qui poussait le corps dans le fleuve et l'y replongeait, jusqu'à ce qu'il se noie. Il l'avait dénoncé aux Anglais, en débarquant. On viendrait l'arrêter, le lendemain, sinon cette nuit. Cette fois, ce ne serait pas une bastonnade. Ce serait la corde.

Mais l'aubergiste avait tout prévu. Il fallait faire vite. L'autre vieille, celle du ravitaillement, serait à cap Saint-Ignace, sur la rive sud, à la brunante. Elle le conduirait à un village, peut-être même jusqu'à Kamouraska, où il attendrait le passage des bateaux qui ramenaient les Français vaincus en Europe. C'étaient des navires anglais, mais ils avaient mis à la voile, avant que les boucaniers débarquent à Québec. Claude était un patriote. Il trouverait le moyen de se faire embarquer sur un voilier. Peut-être qu'un curé ou même monsieur de Bourg, qui sait ? ou un ami de tous ses amis le reconnaîtrait, plaiderait sa cause auprès du capitaine... Elle n'arrêtait plus. Hélène a dit qu'elle partait, elle aussi.

- Mais l'enfant ? a demandé le frère.

Ça ne le regardait pas. Avec le bébé, ils referaient leur vie en France. Et ils ont quitté la ferme, leur maison, le soir même.

Le bébé est mort durant le voyage en charrette. Ils l'ont laissé, la nuit, aux portes d'une église à moitié brûlée. Claude s'est mis à pleurer. Et si le capitaine du bateau l'arrêtait ? Les Anglais avaient des coureurs de bois, des messagers qui dans leurs canots avaient dû rencontrer les boucaniers de la frégate, quand elle remontait le fleuve. Hélène l'a rassuré. Elle savait comment monter à bord d'un navire anglais ou français; elle connaissait les marins, les capitaines... Il s'est demandé s'il n'aurait pas mieux fait de rester à Québec.

Un bateau d'exilés en route pour la France a jeté l'ancre en face d'un village côtier pour réparer une avarie. Il dérivait sur l'onde calme du fleuve, quand Claude et Hélène, en pleine nuit, l'ont accosté dans une chaloupe de pêcheurs. Seuls, trois ou quatre officiers étaient anglais; par ordre de Murray, ils avaient réquisitionné avec son équipage ce vaisseau marchand français.

Il n'a pas fallu deux jours, pour que tout le bateau soit au courant des mésaventures de Claude avec le mot de passe de l'Anse-au-Foulon. Hélène avait trop parlé ou les

vaincus en exil avaient appris l'histoire avant leur départ de la colonie. Pour le moment, l'affaire Shadwell n'avait pas été ébruitée.

Il était souvent sur le pont, avec les enfants. Il les trouvait moins ennuyeux que les adultes, toujours malades, qui passaient leur temps à déblatérer contre les habitants du Canada ou parlaient dans le dos de l'intendant Bigot que je pose comme un pion sur ce bateau, pour la seule raison d'y mettre du piquant, quand nous savons tous qu'il était parti de Québec, le 21 septembre 1760, sur le *Fanny*, un navire britannique. Mais ces jeunes enfants qui voyageaient avec leurs parents, de quelle fracture émotive - belle image, que cette fracture en pleine guerre de Sept ans... - étaient-ils les victimes, en quittant le pays des vrais Indiens et une nature hostile, pour se retrouver dans un monde où sévissaient le mythe du Bon Sauvage et les grâces fleuries des bergeries d'Arcadie ? On pourrait interpréter comme le signe d'une déviation psychologique, le fait qu'une dizaine d'entre eux, durant une accalmie où les voiles pendaient comme des chiffons aux trois mâts, aient demandé au grand jeune homme en noir de jouer avec eux à la guerre du Canada. Les autres, un petit groupe de gringalets, préféraient se tenir avec les marins dans les cordages ou la cale, ou encore se cacher

sous les chaloupes, pour vider des bouteilles de rhum que les mousses leur échangeaient pour des lettres de change françaises. Parmi ceux qui s'étaient pris de passion pour la guerre, deux garçons de onze ou douze ans, un peu marquis sur les bords, tenaient à s'appeler Amherst et Murray, parce que leurs parents avaient parlé de ces généraux avec d'autres passagers. Claude n'y voyait aucun problème. Un troisième se souvenait d'un lieutenant ennemi, dont il ne savait plus le nom. Ça n'avait pas d'importance, on lui en trouverait un. Sur l'océan, tout était bleu et gris ou noir, a dit une petite fille. Des militaires anglais y mettraient du rouge. Au Canada, ils faisaient de belles taches claires sur la neige ou lui rappelaient les érables en automne.

Claude s'est vite aperçu que les enfants ne savaient rien, pas le moindre détail, sur la façon dont Montréal était tombée avant la capitulation. Il a donc décidé, comme ça, une intuition subite, de leur faire écrire sur des petits papiers, qu'ils ont dénichés dans les affaires de leurs parents, des phrases que pourraient avoir prononcées Amherst, Murray et le lieutenant inconnu. Ce serait en même temps des exercices d'écriture, ce dont les parents lui ont su gré, mais avec une certaine réserve. Pas très brillant, ce garçon, se disaient-ils sans trop savoir

pourquoi, affalés dans l'entrepont, sur leurs couchettes ou leurs hamacs. Au moins il occupait les enfants à quelque chose d'utile. Apprendre la fin de la N.-F., comme on se plaisait à le dire sur le voilier, c'était un cours d'histoire, et manier souvent la plume d'oie était essentiel pour écrire et signer des lettres de change. Et l'époque, on l'a déjà dit, ne se prêtait pas à s'angoisser sur les connaissances en orthographe du grand maigre; la révolution n'avait pas encore établi le règne despotique des pédagogues. Cependant, il ne suffisait pas que les enfants transcrivent des phrases historiques; ils devaient les dire au bon moment. On a donc numéroté les petits papiers, et pour faire plus militaire, on a appris les chiffres romains ou peaufiné ses connaissances dans ce domaine. De plus, sur des feuilles un peu plus grandes, on a écrit pour chacun des comédiens un groupe de trois répliques différentes, par exemple, pour la réplique IV, on indiquait et la III et la V, tandis que pour la III, on donnait et la II et la IV. Ainsi, Claude espérait que ses comédiens s'imprègnent de l'idée qu'elles faisaient partie d'un grand tout dramatique, au sein de cette nacelle se balançant sur la mer calmée...

Une fois les textes écrits et les rôles des officiers distribués aux plus grands des garçons, la troupe de

théâtre s'est réunie au milieu du navire sous l'escalier qui menait à la cabine du commandant. On commençait à peine à se mettre les répliques en bouche, que Claude a senti un malaise, qui risquait de se transformer en rien moins qu'une mutinerie.

- C'est toujours les mêmes, a dit une voix pleurnicharde.

- Les courtisans de monsieur ont les beaux rôles, a dit une autre, plus pointue.

- Ce sont les maîtresses qui décident toujours de tout, a dit une voix de garçon, un gros jaloux.

Claude a arrêté la répétition. Il lui fallait ajuster ses batteries, ce qu'on avait envie de lui dire depuis belle lurette. Il ne pouvait demander à quinze ou seize filles et garçons de rester là, à écouter les petits marquis qui avaient obtenu un rôle pour la simple raison d'avoir déjà entendu le nom d'un général, en ne sachant même pas celui du troisième. Il s'est rassis parmi eux, et s'est mis à penser tout haut. La plus jeune s'est précipitée pour s'asseoir entre ses jambes; il l'a remontée sur ses genoux.

À ce moment, la seigneuresse de Bourg descendait l'escalier, avec un grand parasol jaune. Elle lui a fait un sourire. Et un coup de vent a emporté le parasol. Tout le

monde s'est précipité à bâbord, contre la rambarde, pour voir le joli parasol, avec ses rubans et son long manche noir, monter en flèche, planer un long moment, piquer du nez, remonter et s'envoler encore plus loin, pour revenir comme un boulet, s'arrêter à quelques encablures du plat-bord, se renverser et, pris dans la masse d'air qu'il déplaçait, suivre le vaisseau comme les fanions qui au bout de leur pique accompagnaient les chevaliers du Moyen-Âge dans leur chevauchée. Un autre coup de vent l'a entraîné si haut, qu'on l'a perdu de vue.

Les tout jeunes n'avaient plus envie de jouer à la guerre. Ils ont écouté un matelot jouer du pipeau. Et ce fut l'heure de la soupe, et des trois biscuits. Cela arrangeait le beau Claude, qui devait réfléchir à comment faire la guerre sur un vaisseau voguant toutes voiles dehors. Un bon vent s'était levé, et le port de La Rochelle se rapprochait à la vitesse de l'ombrelle quand elle fonçait sur le navire.

Au matin, la frégate en tremblait, tant le vent était bon. Les coeurs se sont réveillés tôt. Du pain grillé sur les réchauds, avec des pommes en morceaux que le quartier-maître avait achetées du marin qui avait conduit à bord Hélène et Claude, ont rasséréiné les esprits, surtout celui

des enfants, mais ils voulaient encore faire la guerre, insouciants du vent qui devenait plus violent et risquait d'emporter les mêmes esprits Dieu sait où... Quel terreau merveilleux qu'un cerveau, pour l'échauffer et le faire monter au front.

La nuit avait porté conseil. Claude a déclaré qu'il y aurait des rôles pour les chacuns et les chacunes. Les trois marquis...., il s'est repris, les trois généraux, qui étaient de grands marquis chez la perfide Albion, allaient dire les premières répliques et à leur suite toutes les filles et tous les garçons auraient un rôle dans *la Souricière de Montréal* - en passant par là, le capitaine qui entendait un peu le français et avait des lettres, aurait préféré *The Montreal Mousetrap* - . Les enfants ont applaudi, non pas le commandant, mais le directeur de leur théâtre maritime. Le gros jaloux s'est un peu moqué des trois marquis. On a chanté. On a ri. On a demandé le silence. On a fait silence. Amherst s'est levé. Il est même monté sur la première marche de l'escalier qui menait, redisons-le pour ne jamais perdre de vue qu'on est sur un voilier, à la cabine du capitaine, sous le pont du gaillard avant.

- Je suis le général Amherst, le général en chef des colonies britanniques en Amérique, et je cherche, avis à

tous et à toutes, je cherche Murray, le gouverneur de Québec.

En pouffant de rire, une enfant a dit que le gouverneur de Québec était à Québec. Que c'était donc fou, le théâtre! Claude l'a prise, elle aussi, sur ses genoux, pour qu'elle se tienne plus tranquille.

- Murray! Où vous cachez-vous?

- Je ne me cache pas, mon commandant...

Un fin finaud a tiré Frontenac par la manche - ah! il faut dire que depuis l'arrivée de Claude, on l'appelait Frontenac, et personne n'avait idée du pourquoi on l'affublait de ce surnom, dont il était cependant assez fier -, et le finassier lui a dit qu'il connaissait l'anglais et serait donc plus à même d'imiter un général de Sa Majesté britannique. Le vrai et premier Murray, insulté, attendait, glacial, pour continuer sa réplique. Claude a chuchoté au fin finaud que les officiers anglais avaient le don des langues, et qu'il le savait de source sûre, mais qu'il lui donnerait un rôle où il devrait parler français avec l'accent anglais. Le garçon, bouche bée, a réfléchi et il a souri, sans doute heureux de sa double identité. - Il

serait d'ailleurs, à *London, winter 61*, un témoin clé pour l'enquête. - Et on a pu reprendre.

- Je ne me cache pas, mon commandant. Je suis avec mon armée, mes navires et mes barges, au beau milieu du Saint-Laurent.

Un jeune mousse qui passait avec sa chaudière et sa brosse, a ajouté, l'air de rien, en regardant ailleurs, que le général oubliait qu'il y avait aussi des mousses sur ses navires. Et il a jeté à la mer l'eau noire de son vaisseau. Décidément, la révolte couvait encore, et il y avait ce vent de plus en plus intense. Les voiles tiraient à hue et à dia sur les cordages et les vergues. Une échelle, qui avait perdu ses amarres, est passée au-dessus de leur tête. On l'a laissée passer, et revenir, et repasser, ce qui a créé une ambiance bon-enfant ou du tout à vau-l'eau. Quand elle est revenue une quatrième fois, Murray s'y est agrippé. Une mère a crié. Quand son fils est redescendu, les pieds et les mains dans l'entrelacs de l'échelle, il l'a appelée Mon général! et lui a déclaré que le pays était à eux.

- Ou c'est tout comme, mon général! a-t-il ajouté, en sautant sur le pont.

Ce tout comme n'était pas dans le texte, et Claude s'est montré enchanté de l'amusante et historique présence d'esprit du garçon, tout petit marquis qu'il était, et les enfants, d'un seul coeur, ont crié Hourra!

Les passagers avaient commencé à les entourer. Quelques-uns se sont mis de la partie et ont répété au ciel les hourras de leurs enfants. C'était la preuve par neuf, en plein océan, que le théâtre corrompt les moeurs, comme Jean-Jacques Rousseau l'écrivait depuis dix ans. Le jeu de la comédie emportait la raison et l'honneur des passagers, de façon aussi furieuse que le vent risquant d'une minute à l'autre de tomber dru sur ces malheureux qui, dans le bateau de leur exil, avec leurs hourras de triomphe, se réjouissaient de la défaite de la France, sans même s'en apercevoir. Mais qui sait, si ces Français et leurs enfants n'avaient pas eux-mêmes souhaité la perte de la N.-F., ébranlés qu'ils auraient été par sa nécessité géopolitique ? Comme si la déesse Raison avait traversé leur conscience, tel un carré de ciel bleu au milieu de nuages noirs, et leur faisait voir le bien-fondé des menées coloniales anglaises contre les aventuriers papistes et français qui menaçaient chaque matin, depuis des siècles, de débouler franc sud et leur tomber dessus, comme des coqs sur les poules. C'était peut-être aussi, admettons-le,

la marâtre nature qui avec ses courants marins et ses traîtres vents poussait les esprits à ces divertissements mauvais qui renversent l'ordre des valeurs... Heureusement, que la petite saynète n'était pas jouée en anglais. Les hourras auraient dû alors être lancés en anglais, et c'en était fini de la suprématie de la langue française au XVIIIe siècle. Pourquoi ? Un seul bateau contaminé peut propager la peste quand il arrive à destination.

Bon! Le pays avait beau être devenu un peu vite anglais par la bouche du petit général, il fallait progresser et passer aux rôles que Frontenac avait concoctés durant la nuit. Il s'est levé avec ses petits papiers et à ce moment même, à l'ouest, un éclair a zébré le ciel et des roulements de tonnerre se sont fait entendre. On a scruté l'horizon. L'orage allait fondre sur le navire. Il fallait craindre la foudre. L'équipage s'est répandu dans le temps qu'il faut pour le dire, sur les échelles et les vergues, autour des taquets et des drisses, pour amener les voiles. Des passagers se sont mis à genoux. Les enfants ont cherché leurs parents, et Claude est disparu.

Tout cela l'arrangeait plus qu'il n'aurait osé le dire. Il ne savait trop que faire, à part de proposer aux enfants de

dire à tour de rôle les répliques des trois officiers et à d'autres moments de jouer des groupes d'hommes ou de femmes, comme les anges et les bergers de Bethlehem ou les juifs de Jérusalem qui crient Barrabas! dans les Évangiles. Il inventait ainsi le choeur grec, dont il n'avait jamais rien vu ni entendu parler. Comme l'on voit, durant ces traversées, on concevait le tout et le rien. Il voulait aussi parler à la belle Hélène qui, bien sûr, était toujours du voyage. Il l'a trouvée, sortant d'un entrepont, toute ébouriffée, en train de rajuster son corsage et ses jupes, ce qui disait tout. Ils se sont toisés. Elle pourrait attendre d'être à terre, non ? Au moins pour garder les apparences. Ils risquaient tous les deux d'être mis au ban du bateau. Jetés à la mer ? a-t-elle ironisé. Non pas, mais ignorés du matin au soir, sans pouvoir parler à personne. Elle lui a rétorqué de s'occuper de ses oignons et de continuer à jouer avec les enfants. Il n'était qu'un petit garçon, incapable d'en faire un. C'est ainsi qu'il a appris qu'il n'était pas le père du bébé.

L'orage éclatait. Les passagers s'enfouaient dans le navire. Frontenac ne pouvait pas les sentir autour de lui. Il est ressorti sur le pont, a bousculé un marin qui le repoussait à l'intérieur et dans ce branle-bas de combat contre la pluie et le vent il a réussi à se faufiler jusque sur

le gaillard avant, parmi des cordages enroulés. C'était l'endroit où ne pas aller, mais Claude, emporté et projeté contre le plat-bord ou dans la gouttière, est redevenu l'enfant qu'il était selon madame Hélène et il a trouvé des solutions. Elles étaient des plus simples. Aucun répit pour notre lassitude. Nous saurons tout de sa saynète! Il diviserait par 1,000 le nombre des soldats anglais dont il avait entendu parler. Ainsi, les 11,000 hommes du général Amherst deviendraient 11 ou 10 enfants qui pourraient parler, marcher et envahir une partie du pont. Les 4,000 de Murray seraient 4 enfants, et les 3,500 de Havilland, dont il a retrouvé le nom au moment d'un coup de tonnerre à ébranler le navire, seraient 3 ou 4, selon le nombre de petits qui resterait. S'il avait besoin de navires sur la scène, il ferait la même division et trouverait bien des rames ou des morceaux de voile, pour transformer ses acteurs en frégates. Quant aux proclamations de Murray, durant sa montée victorieuse et sans entraves vers Montréal, il les ferait écrire par les enfants sur des morceaux de parchemin, de papier ou de carton, sinon sur les premières pages d'un livre, et, face à la mer, sur le gaillard avant, ils les proclameraient au monde entier!

Claude était ravi. Le vaisseau a tangué alors de si haut ou de si bas, qu'il s'est retrouvé la tête la première contre une bitte d'amarrage et s'est évanoui. On l'a retrouvé sain et sauf, au moment où le soleil sortait des nuages, juste avant son coucher dans les couleurs flamboyantes de la victoire.

Le lendemain, c'était à nouveau la mer calmée. On faisait sécher les vêtements de la veille sur les rambardes, le plat-bord, les étais, les haubans. Plusieurs femmes se lavaient les cheveux avec de l'eau qu'on avait fait bouillir. Un jeune marin et Claude en avaient eu l'idée, et on s'amusait ferme. Hélène, de voir son mari de meilleure humeur, s'est prêtée au jeu; d'ailleurs, le jeune marin ne lui déplaisait pas. Les trois chapelains s'étaient mis presque nus pour se savonner et s'asperger d'eau de mer; le soleil les séchait aussi vite et l'un d'entre eux leur appliquait une concoction huileuse qui réduisait les brûlures causées par le sel. C'était une sorte d'état de grâce physique et mental. Quant aux enfants, inutile de dire qu'ils étaient aux anges. Ces bains de mer en plein vent, sous des voiles gonflées à bloc, avec des femmes qui riaient et en devenaient la bonté même, avec des chapelains sans robe noire et des messieurs sans perruque, c'était le paradis. Le dîner, dans le gaillard

arrière, malgré la mauvaise nouvelle d'un tonneau de vin qui s'était fracassé et répandu sur des sacs de farine et de biscuits, a été des plus festifs, surtout quand un passager, qui était allé faire son tour dans les soutes avec un quartier-maître pour voir les dégâts, est revenu avec une casserole de biscuits imbibés de vin rouge. Du Bordeaux, messieurs, dames. Cette audace culinaire océanique a ajouté à la bonne humeur de tous les passagers.

Après le repas, le soleil était si haut et la lumière tombait si dru que les voiles ne donnaient qu'une ombre chétive. Aussitôt sortis de la salle à manger, pour prendre un peu d'air, habitude terrestre, s'il en est une, les dames et les messieurs sont descendus encore plus vite à l'entrepont, pour la sieste, et ils ont été ravis de constater que l'orage avait allégé l'atmosphère beaucoup plus qu'on ne l'aurait cru. Les mauvaises odeurs semblaient disparues, et même un léger coulis circulait entre les cadres de leurs couchettes superposées; même ceux et celles qui couchaient la face contre le plafond, n'en revenaient pas de sentir une bonne odeur de bois, de pruche ou de chêne, on n'aurait su le dire, lavé par les souffles marins de l'ouragan et les gerbes d'eau qui s'étaient infiltrées partout.

- Mais était-ce vraiment un ouragan? a demandé l'intendant.

Eh! oui, rappelons-le, l'ignoble intendant Bigot, tant honni par les habitants, naviguait avec tout ce beau monde qui savait se tenir, et ne rien dire, surtout qu'ils avaient tous profité de ses largesses ou de ses contrats plantureux. Chacun pouvait même croire qu'il était le seul à connaître sa présence. On l'appelait François, et qui aurait pensé que ce bon vivant, si peu bigot, était Bigot lui-même? On n'a pas su pour autant si c'était ou non, un ouragan. Tout le monde dormait, ou voulait dormir. C'était l'heure de la sieste. On était entre soi. On était déjà en France. On n'avait plus à expliquer aux habitants du Canada, ces anciens Français qui perdaient leurs bonnes habitudes dès qu'ils touchaient terre d'Amérique, qu'une bonne sieste était nécessaire pour ne pas mourir bouffi par le lard ou séché par le rhum. Comprenne qui pourra.

Pendant que tout dormait dans le ventre du navire, sur le pont, on jouait à la création du monde. C'était le paradis, on l'a déjà dit. Les enfants faisaient tout ce que Frontenac leur proposait. Quand il a dit que le général Amherst était allé se fourrer dans les hauts du Saint-Laurent avec une

armée de onze mille hommes, onze d'entre eux, 5 garçons et 6 filles, sont allés se cacher dans la chaloupe et derrière les cordages enroulés à neuf, le matin même, jusqu'à ce que Murray demande au petit marquis qui jouait Amherst, où il était, ce qu'il faisait, ce qu'il voyait. Le petit marquis qui avait pris du coffre durant la nuit, a répondu qu'il ne voyait ni Français ni Canadiens, mais des mouches noires que les onze, ressortis de leur cachette, se sont mis à pourchasser ou même à imiter. Alors, les trois généraux, comme l'avait demandé le stratège du spectacle, ont lancé des oh! oh! rabelaisiens, d'une gorge aussi profonde que celle des gros marins qui au matin les menaçaient, avec de grand rires de forbans, de les jeter à la mer, s'ils ne montaient pas tout en haut des échelles de corde en moins de deux minutes. Il était temps pour Amherst de demander à Murray ce que, lui, il voyait du gaillard arrière, en remontant le fleuve vers Montréal. Le petit comédien, qui s'était déniché un tricorne, a pris une longue-vue, que le capitaine lui avait prêtée, et il a fait un tour complet sur lui-même en contemplant, du bout de sa lorgnette, l'immensité de la mer qui contenait aussi le cours majestueux du Saint-Laurent.

- I see nothing.

Ce petit marquis, encore tout jeune, avait suivi son père en mission à Londres et, en redonnant à son personnage sa langue maternelle, il témoignait de son ouverture d'esprit et du grand avenir promis à la langue anglaise. - Il sera interrogé lui aussi par les limiers anglais, sur l'assassin, mais à Paris. - Par ailleurs, Murray proclamait de jolies proclamations que ses soldats, descendus dans des barques, devaient afficher sur le tronc des arbres le long du fleuve. Aussitôt dit, aussitôt fait. Les enfants ont surgi de sous la bâche qui recouvrait la chaloupe, et couru vers les trois mâts, pour glisser sous les drisses de grands morceaux de papier ou de carton. Quand Murray eut fini de dire de sa voix flûtée, après un rire sonore, que de pareilles courses sur les rives valaient mieux pour la liberté du commerce, que de guerroyer en pleine forêt, et qu'il usait pour être plus efficace, mais sans excès, de ces proclamations qui ne présentaient aucun aspect menaçant, les enfants se sont précipités contre la rambarde du gaillard avant, avec les plus petits qui se fourraient la tête entre les barreaux, pour déclamer, quelquefois en sortant un papier de leurs poches ou de sous leurs bretelles, la grande proclamation du gouverneur Murray aux habitants du Canada. Les trois à tribord, qui faisaient face à notre Frontenac, resté sur le

gaillard arrière, ont clamé le début. *Les affaires du Canada tendent à présent à leur fin.* Les trois à bâbord ont enchaîné. *Vous êtes encore pour un instant maîtres de votre sort.* Une jeune enfant a crié *Cet instant passé,* et tous d'une seule voix ont déclaré *une vengeance sanglante punira ceux qui oseront avoir recours aux armes.* À la fin, ils ont tous baissé la tête, autant le choeur que les trois généraux, et lentement avec la voix la plus grave qu'ils pouvaient prendre, en découpant les syllabes, ils ont prédit que le ravage de leurs terres, l'incendie de leurs maisons, seraient les moindres de leurs malheurs. Deux garçons se sont détachés du groupe, pour annoncer sur la première marche de l'escalier que les menaces étaient réelles. En haut de Québec, le sang avait coulé et le feu avait dressé de hautes palissades, comme lors du bombardement de la ville.

- Eh! la, la, c'est la loi de la guerre, a dit Murray, juché dans le grand mât, un pied sur une vergue et la tête dans les voiles.

- Il n'y a pas de eh! la, la, gouverneur Murray, l'a interrompu une grande jeune fille à la tête ébouriffée. Nous en avons une autre à proclamer.

Les enfants ont pris d'autres papiers cachés derrière la rambarde. À les voir prendre une longue respiration, il semblait que tout serait encore dit en chœur. C'était le cas. *Votre entêtement continue...* Claude a sauté du gaillard arrière et les a arrêtés. Deux proclamations de suite, le soir du spectacle marin, ce serait trop ennuyeux pour le capitaine et les parents. Il n'a pu continuer. Tous en chœur et d'un même cœur ont protesté qu'ils aimaient parler ensemble, et un petit garçon à la tête bouclée s'est avancé en haut de l'escalier avec une flûte. La veille, dans l'entrepont, durant et après l'orage, il avait inventé des sons nouveaux, des sons qui pleuraient. Des sons orphiques et déchirants, a dit un ami des petits marquis. Que pensez-vous que fut la réaction du directeur du nouvel ensemble maritime ? Il s'en est retourné sur le gaillard arrière, les larmes aux yeux, larmes vite séchées par la brise marine, et a demandé qu'on lui fasse entendre la proclamation, accompagnée de la suite inédite pour flûte.

Choeur - sans musique

Votre entêtement continue...

À la flûte, une seule note répétée avec insistance, puis elle s'est tue.

Choeur (lento) et à la flûte, l'air du refrain d'À la claire fontaine : *Il y a longtemps que je t'aime / Jamais je ne t'oublierai.*

Vous me forcez, malgré mon humanité, à mettre à exécution les menaces que je vous ai faites.

Choeur (fortissimo) - sans musique

Il est temps de commencer.

Pour le reste de la proclamation et de la musique, il serait encore plus difficile d'en rendre le subtil dialogue, les ruptures de rythme et de ton. Qu'il suffise de relever que le choeur, avec une grosse voix, prononçait les mots lentement, avec de longs silences peuplés du staccato de la note du début, et que des mots comme *rigueur, les armes, je brûlerai*, étaient projetés avec force, avec des sons aigus chez les plus jeunes, pendant que la flûte, comme absente à sa douleur, entrelaçait la mélodie d'*Il y a longtemps que je t'aime* à des retours subits de son insistant staccato.

Je vous avertis que dorénavant je traiterai à la rigueur les Canadiens que je prendrai les armes à la main, et que je brûlerai tous les villages que je trouverai abandonnés.

C'était prenant. Était-ce l'exil, était-ce la guerre, était-ce la mer qui inspiraient ces enfants ? Et comment avaient-ils fait pour préparer et répéter tout cela, sans que personne ne s'en soit aperçu, sur ce bateau où l'on se pilait sur les pieds ? Le petit marquis, qui jouait Amherst, a remis tout le monde sur terre.

- Vous avez brûlé des villages, Murray ?

Eh! oui, on avait mis le feu, la nuit même, au village de Sorel. En tout cas, à quelques maisons abandonnées. La guerre, encore, avait de ces nécessités... Après la victoire des Plaines, il devait se méfier de Montréal. Il était à craindre qu'ils se croient tout permis, ces gens qui n'avaient pas connu la guerre comme ceux de Québec; les Anglais n'avaient pas encore occupé ni brûlé leurs maisons.

Tout le chœur avait baissé les yeux, et la tête. Le flûtiste, lui, se déchaînait. Il avait perçu l'effet de sa musique sur le grand et maigre sieur Frontenac tout de noir vêtu, qui n'a pas osé l'arrêter. Un garçon a lancé, au-dessus des sons sifflants et lancinants, qu'on verrait Murray lancer ses frégates sur Montréal, en passant par Trois-Rivières et les flammes de Sorel. Tout à coup, au milieu du claquement des voiles et du bruit de chute d'eau que

faisait la proue du navire en fendant la mer, les visages se sont redressés et quelqu'un a crié Trois-Rivières! Allez savoir où ils avaient déniché ces tissus bleus que du haut du gaillard avant ils ont lancés sur l'escalier, pour qu'ils forment les trois chenaux de la rivière Saint-Maurice qui coule entre des îles et se jette dans le Saint-Laurent. Et ces eaux bleues étaient si vraies, même au milieu de l'Atlantique, que lorsque les enfants ont descendu les marches pour venir se poster sur leurs rives, deux des leurs ont failli s'y noyer et ils ont tous fait des efforts inouïs pour les sauver d'une mort certaine. Une fois sur la terre ferme, ils ont formé un groupe compact et ses corps d'enfant fondus en un seul, avec leurs mains projetés en avant, s'apprêtaient à stopper Murray qui surgissait dans l'escalier, c'est-à-dire sur le fleuve, une rame à la main, pour attaquer la petite ville des Trois-Rivières.

- Les Anglais ne passeront pas, a dit une voix nasillarde, hargneuse.

- Les Habits rouges ne passeront pas, ont répété les voix à l'unisson.

- J'ai dit Anglais, et pas Habits rouges, a protesté la voix hargneuse.

Alors, on l'a foutue à l'eau, qui n'était toujours que dans l'escalier, pendant que Murray, qui n'avait que faire des Trois-Rivières, s'en moquait en naviguant toutes voiles dehors, sous un pan de voile que des jeunes mousses, à la fin de leur quart, avaient bien voulu déployer au-dessus de sa tête... C'était si beau que les enfants ont tout arrêté, et crié Vive le Roi! Les vivats n'avaient rien d'historique, et Claude n'a pas osé les reprendre. Il en avait encore les larmes aux yeux. Le groupe d'enfants, comme une foule, était une bête fabuleuse qui, née de nulle part, faisait un superbe tour de scène et se volatilisait, ni vue, ni connue. Ils devaient, à ce moment du spectacle, arriver non loin de là, à Sorel, un village plus loin que Trois-Rivières. Ils ont donc embarqué dans une chaloupe et, couchés au fond, leur tête seule dépassant du plat-bord avec des canons de fusil imaginaires qu'il tenait à bout de bras, ils ont bravé Murray qui ayant perdu sa voile, s'arrêtait, rangeait sa rame et prenait un baril de poudre que lui tendait un marin - c'était rare que l'équipage se mêle aux passagers, mais comme on dit, c'était pour les enfants - et le général anglais lançait le baril dans la chaloupe, et aussitôt des flammes, des fanions rouges, sortaient des chemises et des robes des enfants qui, à la façon de femmes qui se

pâment, disaient en chantonnant et se plaignant que Murray, Murray, le brûlot maudit, avait mis le feu à leurs maisons... Leurs maisons brûlaient, les flammes montaient jusqu'au ciel pour demander à Dieu de les sauver, personne ne répondait et il ne restait que des cendres, du bois brûlé. Les étoffes rouges ont repris le chemin des robes et des chemises. Ce fut alors, un peu comme une débandade dans la chaloupe, où l'on pouffait de rire, où l'on entendait des *Tu me fais mal, Mais non, c'est toi qui te plains tout le temps*, et ainsi de suite, pour le grand plaisir des marins qui avaient envie, eux aussi, de dire n'importe quoi ou de jouer à qui serait jeté à la mer. Ce tohu-bohu, qui n'était pas prévu par Frontenac, était comme une revanche de l'histoire, parce que ce n'étaient pas seulement les menaces et les incendies de Murray qui avaient facilité sa marche contre Montréal, mais aussi le délabrement général des esprits.

Le chahut s'est calmé assez vite, sous les pressions des marins pour tout remettre en place dans la chaloupe du navire - je ne sais plus s'il y en avait une ou deux - . Et les enfants avaient encore à jouer la scène des chiffres, comme le chuchotait et répétait le plus vieux et le plus servile aux indications de son grand Frontenac, qu'il

aurait aimé d'ailleurs avoir comme précepteur en France, dans le château ruiné de son père.

La scène des chiffres, qu'on le croie ou non, ce fut la plus simple et en même temps, pendant que nous y sommes, la plus émouvante. Une grande enfant, d'environ 10 ans, a pris la longue-vue, s'est dirigée à tribord et les comédiens se sont disposés derrière elle pour former un triangle, qui est devenu la carène d'un navire qui s'élargit de la proue jusqu'au centre... L'instrument sur un oeil, elle s'est mise à compter les vaisseaux anglais qui remontaient le Saint-Laurent. Elle a compté le premier vaisseau, et le groupe a répété qu'il y avait un vaisseau; elle en a vu deux, il a répété deux vaisseaux; trois, trois vaisseaux; et ainsi de suite, jusqu'à 23, même si des chroniqueurs sérieux diraient 32. Tout cela était long, pourrait-on penser, mais il y avait une montée d'angoisse. Des passagères, sorties de l'entrepont pendant ce décompte, se sont demandé s'il y avait vraiment autant de frégates ennemies; il y en avait beaucoup, oui, mais on ne les avait pas comptées. Le silence soudain des enfants les a faites se retourner vers eux, et la jeune fille à la longue-vue a déclaré qu'elle compterait maintenant les gabares, des sortes de grandes barges.

- Ce sera long, a dit un petit, assis à l'arrière des habitants qui, le long du fleuve, regardaient passer la flotte de Murray.

- Il y en avait presque trois cents, a dit une fille, près de lui.

- On ne les compte pas, ont décidé deux ou trois, au milieu de la masse humaine, en désolation.

- Et si j'y vais par centaines? a demandé la générale des opérations.

Ils étaient d'accord. Elle a dit alors qu'elle voyait cent gabares.

- Nous voyons cent gabares, a repris le groupe, avec une voix d'autant plus forte, qu'il fallait en finir.

Et elle a dit deux cents, et trois cents, et ils ont repris en écho les deux cents et les trois cents gabares qui se répandaient tout autour des frégates.

- N'oublie pas les batteries de canon sur les pontons!

- J'y suis. Je vois une batterie de canons.

- Elle voit une batterie de canons.

- Je vois deux batteries de canons.

- Elle voit deux batteries de canons.

Ils ont continué ainsi jusqu'à neuf, en criant de plus en plus fort. Quand ils en étaient à cinq ou six, les femmes, et les hommes qui s'ajoutaient peu à peu, comptaient avec eux, et quand tous ont vu neuf batteries, ils l'ont crié fort comme jamais et, tout à coup, à leur plus que grande surprise de vrais coups de canon ont tonné à bâbord. Le peuple entier s'est retourné... Une frégate anglaise saluait royalement leur navire, un des nombreux qui reconduisaient en France ces imbéciles qui s'étaient fait prendre comme des rats, sur la frontière nord des colonies anglaises en Amérique!

C'est ainsi que s'est terminé l'épisode des vaisseaux, des canons et des gabares de Murray "inondant" ce grand fleuve qui, comme un Français au fait de son histoire le confiait à sa femme ou à sa maîtresse, avait porté les nacelles de Jacques Cartier, plus de deux siècles auparavant, et il y avait plus de cent ans, les vaisseaux de Samuel de Champlain, de Paul de Maisonneuve et de Pierre Le Moyne d'Iberville... Heureux homme qui pouvait se permettre ces réflexions aussi hors propos qu'anti-tragiques ou anti-romanesques, tandis qu'on

n'avait pas permis aux enfants de décrire les gabares ou d'ajouter qu'elles étaient remplies de soldats, de besaces, de caisses de bois et de métal, et que les trois cents, l'une à côté de l'autre, l'une devant l'autre, l'une derrière l'autre, formaient comme un barrage contre les eaux du fleuve. Heureusement, aussi, que Claude ne leur avait pas fait prononcer le serment de neutralité que Murray jouissait d'entendre de la bouche des habitants qu'il ajoutait à la Couronne britannique.

Tout cela s'était passé en août, en Canada, deux mois plus tôt. C'était du passé, et la répétition était terminée. Les enfants commençaient à sentir la fatigue de ce beau jour et ils sont descendus faire une sieste dans l'entrepont, sur les lits cordés et superposés que leurs parents venaient de laisser.

Hélène était réapparue au moment du coup de canon et Claude, qui devenait de plus en plus agité quand il devait lui parler, lui a pourtant confié qu'il hésitait à faire lire par un des enfants une inscription tirée des registres de l'hôpital général de Québec. Durant ce même mois d'août, des miliciens mouraient encore des blessures encourues à la victoire de Sainte-Foy. Il en avait

facilement inventé une. Il se rappellerait de leur libellé jusqu'à sa mort.

L'an mil sept cent soixante, le six août, a été inhumé dans le cimetière de cet hôpital le corps de Jean Lajeunesse, habitant de la seigneurie de Vaudreuil, gouvernement de Montréal, paraissant âgé de vingt-trois à vingt-quatre ans, décédé d'hier muni des sacrements de l'église; en foy de quoy j'ay signé...

Le lendemain, on était à dix ou douze jours des côtes françaises. Il restait quelques répliques à écrire et à mémoriser, sur la capitulation de Montréal. Chaque répétition pouvait être la dernière, si une grosse mer survenait et durait. Mais le beau temps se maintenait.

Hélène s'était pris d'un amour maternel pour deux des enfants. Alors, elle suivait tout de près. La mère des garçons qui elle aussi avait travaillé à aimer les hommes avant son mariage, s'en était remis à la Canadienne avec plaisir et le plus grand des abandons, surtout qu'un bel officier, ayant connu le Mississippi, la Louisiane, de même que les Grands lacs, et lorgné le toujours fuyant passage du Nord-ouest, lui faisait une cour assidue, dont son époux n'avait cure, étant sous le charme d'un jeune

teneur de livres qu'il comptait amener sur ses terres, en faire son intendant et peut-être même le précepteur de ses enfants. Il en avait parlé à son épouse, qui avait remis la décision aux calendes grecques, sinon à la fin de la traversée.

- Un précepteur, disait-elle, il faut bien le connaître, avant de lui confier ses enfants, et en mer, je n'arrive à juger personne. Les lumières de ma raison sont éteintes, et mon âme régît ma vie.

L'*Émile* de Rousseau n'avait pas encore été publié, mais elle confiait à ses compagnons de voyage, quand la conversation tombait, que l'être humain ne pouvait pas être mauvais au milieu de l'océan. Dans ce royaume de la nature toute nue devant son Créateur, l'homme était *surnaturellement* bon. Même un Anglais puritain s'y purifiait de ses fautes. Alors, tout allait pour le mieux sur la meilleure des mers, celle des Amériques. Ces digressions et discussions, toutefois, n'aidaient en rien Claude sur deux points qui le tracassaient, pour la répétition de l'après-midi. Il a de nouveau demandé conseil à Hélène, entre le déjeuner et le dîner. Appuyé sur la rambarde du gaillard avant, les cheveux dans le vent turbulent créé par ces étagements de voiles tantôt

tendues, tantôt engouffrées et froissées par un rapide tourbillon, il voulait expliquer aux passagers, où le pays des Iroquois se trouvait par rapport au lac Ontario, d'où était parti le général Amherst, pour descendre sur Montréal.

- Tu n'as qu'à dire le lac Ontario et le pays des Iroquois.

Elle se défilait, avec cette plate réponse. Claude pensait faire dessiner aux enfants avec des morceaux de charbon sur une toile tendue entre deux mâts, le pays des Iroquois, le lac Ontario et le fort...

- Tu veux jouer une tragédie ou les faire dessiner ?

- Ah! c'est une tragédie ?

Elle ne voulait pas discuter davantage. Peu importait les Iroquois, les forts ou les Grands lacs. Les enfants jouaient leur guerre à eux sur ce maudit bateau. Les Anglais seraient là où seraient les enfants. Quel était son deuxième problème ? Claude s'est refermé. Il n'y avait plus de problème. Les parents étaient à leur sieste. On a repris la répétition. C'était au tour de Murray, de décrire une idiotie héroïque des Canadiens. Aux aguets sur sa frégate, l'oeil sur les quatre points cardinaux, il s'apercevait, en baissant les yeux, que des habitants

nageaient d'une seule main vers ses navires et qu'avec l'autre ils tiraient du fusil sur ses canonnières, ses canons, ses pontons! Amherst, à l'autre bout du grand jeu, pas loin du pays des Iroquois, a vu dans cet assaut insensé, le signe que le combat des Canadiens devenait désespéré. Oui, c'était du désespoir. Le début de la fin. Et les jeunes comédiens, ce jour-là, sur leur navire d'exilés, - on le voyait dans leur façon de jouer - ressentaient les effets délétères d'une défaite irrévocable. Le mémorial maritime de la guerre de Sept ans prenait une allure absurde. D'ailleurs, en quoi tout cela intéressait l'enquête sur le meurtre de James Shadwell ? Comme les parents sortaient de leur entrepont, après leur sieste, Claude a suspendu la répétition et réuni les enfants au pied du grand mât, pour leur donner une idée de la dernière scène. Murray allait toucher terre au sud de l'île de Montréal, Amherst, un peu plus à l'ouest, et Haviland s'emparerait d'un petit bourg, plus au sud. Ce serait la fin. Montréal serait encerclée. Il écrirait quelques répliques que filles et garçons diraient à tour de rôle, et peut-être qu'il proposerait autre chose pour la flûte, et pourquoi pas, pour un tambour... Une mère s'était approchée. Pour écouter. Pour rien.

- La flûte, des tambours... Pourquoi pas un feu d'artifices? a-t-elle demandé, les yeux exorbités.

Elle les avait entendus répéter, une fois ou deux, sans trop y porter attention, mais elle comprenait enfin ce que ce jeune escogriffe...

- Moi, un escogriffe ?

Oui, escogriffe. Il faisait revivre aux enfants la honte, l'angoisse de la capitulation. Qu'on se moque des Anglais, passe encore. Qu'on s'amuse à les imaginer en train de se parler par-dessus lacs et forêts, ça pouvait faire contes de Grimm ou même fables de La Fontaine, avec ses animaux parlants. Ça n'avait jamais fait mal à personne. Mais elle n'admettait pas qu'on fasse du théâtre avec la défaite.

- Mais, la tragédie, madame...

Elle ne voulait pas que ses enfants se réveillent la nuit, avec la peur des Anglais, ni que leurs dernières années au Canada deviennent une histoire à dormir debout, où les gens se tuent pour le plaisir de jouer du tambour. D'autres femmes, et des hommes, s'étaient approchés. On dodelinait de la tête. On ne savait pas encore qui allait l'emporter, d'elle ou de lui. Claude lui a demandé, si elle

préférerait que les enfants fassent une fête, des grands feux de joie, comme à New York et à Philadelphie, quand ils ont appris leur victoire sur les papistes, les habitants du nord. Ce serait bien pis, qu'elle a répliqué, butée, et elle n'avait jamais dit qu'il fallait se réjouir de la défaite. Mais il était évident que ce monsieur tournait tout en ridicule, et ne songeait qu'à fêter, à transformer l'histoire horrible du Canada en comédie-ballet, en grand jeu versaillais. On commençait à l'approuver, quand leur sont parvenus de la salle à manger, sous le gaillard arrière, des cris, un bruit de lutte, des exclamations scandalisées. Deux officiers en sont sortis, traînant Hélène, qui se débattait comme une possédée. Le capitaine est arrivé à son tour. On l'avait prise en flagrant délit avec un des marins, un des plus jeunes. Cette fille n'avait pas payé sa traversée, et elle se donnait à l'équipage, aux mousses! Les passagers se sont éclipsés; les femmes ont entraîné les enfants vers la proue, à bâbord, à tribord, ailleurs. Il ne fallait pas rester là. Un troisième officier anglais a pointé Claude du doigt. Lui aussi, on l'avait ramassé *from nowhere*, sans argent. Il fallait les mettre sous arrêt, ces deux-là. On les livrerait à la maréchaussée, en arrivant à La Rochelle. On les a enchaînés et traînés dans la cale. Non loin des côtes, le

navire a croisé un bateau négrier, dont le capitaine connaissait leur chirurgien. Des signaux ont été échangés. On a mis une chaloupe à la mer, et on y a fait descendre le couple. Les marins ont ramé vers celle du bateau négrier, qui venait à leur rencontre. Ils y ont transbordé les prisonniers, un histrion et une virago. Ils paieraient leur traversée en travaillant pour l'armateur, un beau flibustier des îles, leur a dit le chirurgien avec un sourire entendu, et un clin d'oeil à Hélène.

Un jour, durant l'hiver, à l'auberge des forbans, la mère de Marie leur avait tiré les cartes. Ils vivraient et travailleraient à la sueur de leur front dans une île du sud. Ils auraient des enfants d'un homme et d'une femme noires. Leur descendance reviendrait au Canada, pour bernier et moquer la race des grands brûlés de 1759.

Le voilier des exilés français avait repris sa course. Durant la nuit, un des enfants s'est levé, sans bruit, et s'est dirigé jusqu'à la proue, au-dessus de sa figure de bois. Il s'est penché jusqu'à ses lèvres, et sa tête s'est fracassée sur la carène du navire, avant que son cadavre ne soit engouffré par les longs rouleaux de la mer.